

MAGDELEINE DE LA CROIX
ABBESSE DIABOLIQUE

AVANT-PROPOS

Ceux qui croiraient, en lisant cet ouvrage, trouver un de ces récits romancés qui sont aujourd'hui si fort à la mode se tromperaient grandement.

L'histoire de Magdeleine de la Croix, abbesse du couvent Sainte-Elisabeth-des-Anges à Cordoue, n'a jamais, à notre connaissance, fait, jusqu'à ce jour, l'objet d'une étude d'ensemble. Pourtant, sa vie était si connue des théologiens et démonologues des seizième et dix-septième siècles qu'ils y font sans cesse des allusions pour illustrer leurs démonstrations. De là une infinité de renseignements épars qu'il nous a paru nécessaire de rassembler. Deux manuscrits précieux, conservés l'un à Londres et l'autre à Paris, contiennent l'essentiel du procès, permettent d'en reconstituer la chronologie et révèlent l'extraordinaire confession de la clarisse, en même temps qu'ils fournissent son jugement de condamnation.

A toutes ces sources nous n'avons rien ajouté. Notre seul art a tendu à mettre en forme une multitude d'indications brèves et sans couleur.

Qu'on ne croie pas en conséquence que nous ayons été animé, en écrivant ces pages, d'aucun jugement préconçu. Objectivement, sans chercher à apporter de critique, en exposant les faits tels que nous les découvrons et en nous gardant bien de fournir des explications, nous avons reproduit ce que nous avons lu, laissant à d'autres le soin de découvrir les solutions qui leur conviennent.

Magdeleine de la Croix est un personnage historique dont il nous paraissait intéressant de reconstituer l'existence telle que l'ont connue ses contemporains.

Il appartiendra aux lecteurs, selon leurs tendances, leurs aspirations ou leurs scrupules, de tirer de notre ouvrage les conclusions qui leur paraîtront les plus opportunes ou les plus raisonnables.

M. G.

I

Magdeleine est née en 1487, au temps des dernières convulsions de la guerre des Maures en Andalousie. Depuis qu'en 1235 saint Ferdinand avait conquis Cordoue, les Arabes s'étaient réfugiés dans Grenade, la ville délicieuse aux superbes palais, qui constituait leur dernier bastion en Europe. Puis, pendant plus de deux siècles, on avait guerroyé. Les intervalles de paix avaient été rares. Le magnifique empire des Khalifes agonisait. Il n'avait survécu que parce que les guerres intestines entre chrétiens avaient empêché qu'il fût l'unique objet des préoccupations.

Le pouvoir royal était affaibli. Les malheurs conjugaux d'Henri IV, roi de Castille, faisaient la risée de l'Espagne. Impuissant, marié deux fois, sa seconde femme Léonore de Portugal, avait donné naissance à une fille Jeanne, que les Cortès reconnurent comme héritière, mais que tout le monde savait être la fille de Bertrand de la Cueva. Pour rire, on avait surnommé la prétendante au trône la Beltraneja.

Les nobles Castillans s'étaient soulevés et, sous la conduite de l'archevêque de Tolède, avaient déposé leur roi en effigie. Henri IV résista, déconfit ses sujets révoltés, puis, vainqueur, mais lassé, leur céda. Il chassa la reine de la cour et enferma sa prétendue fille dans un couvent. A regret, il renonça à transmettre sa couronne à la bâtarde qu'il avait fini par aimer comme son enfant.

La succession au trône devait échoir dès lors à sa sœur Isabelle. Contre le gré de son frère, cette princesse épousa en 1469 Ferdinand d'Aragon. Le mariage audacieusement réalisé devait porter de beaux fruits. Henri IV furieux rappela sa femme, mais une nouvelle révolte l'obligea à la répudier encore. Après des alternatives de brouilles et de raccommodements, le roi de Castille dut s'incliner devant l'heureuse fortune du couple formé par Ferdinand et Isabelle. Le jour des Rois de 1474, il se réconcilia solennellement avec eux. A Ségovie, on déploya l'étendard de Castille au nom de Ferdinand et d'Isabelle. Henri IV mourut peu après.

Les jeunes souverains étaient sans pouvoir. Ils entreprirent de rétablir l'ordre. Partout les seigneurs à la tête de bandes armées se faisaient la guerre pour s'arracher les terres et les places. Les brigands infestaient la Castille. En Andalousie, le duc de Médina Sidonia combattait le marquis de Cadix et le comte de Cabra livrait combat à Don Alonzo d'Aguilar. Partout ce n'étaient que dévastations, meurtres et rapines. Les habitants terrifiés vivaient dans la crainte, appréhendant l'arrivée de soldatesques redoutables autant pour les biens que pour les mœurs.

Les rois catholiques multiplièrent leurs efforts. Contre les brigands, ils créèrent la Sainte-Hermandad. Eux-mêmes livrèrent combat aux plus audacieux. En Galice, Isabelle fit raser quarante-sept châteaux et exécuter quinze cents coupables. Dans toutes les villes des corregidors brimèrent les libertés municipales. Les membres de l'aristocratie furent frappés d'impôts ruineux et virent diminuer leurs privilèges. A Séville, Isabelle présida elle-même les assises. Pour régler la lutte contre les hérésies, le sort des Maures et des Juifs, les souverains instituèrent l'Inquisition en 1481. Le cardinal Ximénès, confesseur d'Isabelle, poussait aux violences : les révoltes furent noyées dans le sang. Les moins courageux se convertirent en masse.

Ayant assuré la tranquillité au dedans, le couple royal donna un dérivatif à ses sujets turbulents en les occupant à chasser les musulmans. Pendant dix ans, on combattit. Les Maures étaient eux-mêmes divisés : on en profita. En 1492, Boabdil vaincu dut livrer Grenade. Les troupes espagnoles occupèrent ses palais, on pilla ses richesses. La Castille s'augmentait d'une région riche et prospère.

Dans le pays dévasté par la guerre civile, grandissait Magdeleine, enfant prédestinée.

Ses parents étaient pauvres et vivaient péniblement à Aguilar où elle-même avait vu le jour. Simples artisans, ils avaient souffert de la guerre civile. Lorsque leur seigneur Don Alonzo, maître du vieux fief de la Maison de Cordova et de

Medinaceli, se brouillait avec le comte de Cabra, son voisin, toute la population se réfugiait dans le château, antique redan arabe quasi imprenable. De là, on assistait impuissant aux incendies et aux pillages. Des voix implorantes s'élevaient vers le ciel pour le supplier décarter l'ennemi. Puis, le calme revenu, on retournait s'établir dans les ruines qu'on relevait avec résignation. On vivait dans la crainte et l'on finissait presque par désirer la mort, tant la seule vie surnaturelle des défunts apparaissait clémentine à travers les prêches des religieux.

Or, Magdeleine, quand elle eut cinq ans, raconta un jour une curieuse histoire. Tandis qu'elle était à l'église, où la conduisait souvent une dévotion précoce, elle avait entendu comme le bruit très harmonieux d'une musique céleste et un ange de lumière lui était apparu. Il était jeune et beau, sa chevelure noire et bouclée lui couvrait les oreilles. Son regard était pur et sa bouche souriante. Ses vêtements de brocart tissés d'or resplendissaient comme le soleil et l'éblouirent tant qu'elle dut fermer les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, le jeune homme était toujours présent. De toute sa personne émanait une lueur plus douce.

Magdeleine, qui s'était levée lors de l'apparition, retomba à genoux et, joignant les mains, récita une prière. L'ange exprima sa satisfaction et dit à la fillette que le Seigneur était content de sa piété. Il l'encouragea à persévérer dans la voie où elle était entrée, à ne rien craindre des méchants et lui prédit une heureuse destinée. Tendant les mains vers l'enfant toujours agenouillée, il traça un signe sur son front et s'évanouit à ses yeux laissant derrière lui une odeur suave et délicate qui persista longtemps.

Un prêtre, auquel on rapporta la vision, interrogea longuement la petite fille, qui répéta plusieurs fois son récit sans se démentir jamais. Sa dévotion lui faisait paraître naturel le miracle dont elle avait bénéficié. Elle n'était point émue, pensant que son histoire différait peu de toutes celles qui lui étaient contées à l'église lorsqu'elle y accompagnait ses parents.

Pourtant, le bruit de l'événement se répandit. Beaucoup de gens vinrent voir la Magdeleine, voulant entendre le récit de sa bouche. Ils pensaient aussi qu'en touchant les vêtements d'une enfant visitée par un ange, ils gagneraient quelque indulgence.

Magdeleine ne tirait point orgueil d'une aventure qui lui valait pourtant des envieux. Elle restait modeste. De sa personne même émanait un charme surprenant. Elle montrait une sagesse hors de proportion avec son âge.

A sept ans, elle eut une nouvelle vision. L'ange lui révéla alors qu'elle avait, depuis la première entrevue, subi un temps d'épreuve. Le Tout-Puissant avait voulu éprouver son orgueil et voir si elle était digne en tous points des desseins qu'il fondait sur elle.

Le Seigneur était satisfait de sa servante. En même temps qu'il proférait des paroles encourageantes, l'ange prit dans sa main deux doigts de Magdeleine et dit qu'ils ne grandiraient plus en signe matériel de prise de possession divine. De fait, les deux doigts désignés restèrent nains.

La réputation de Magdeleine s'accrût lorsqu'elle raconta le nouveau prodige dont elle avait été favorisée. Dans son désir de prouver au ciel sa reconnaissance, elle résolut, à huit ans, de consacrer sa vie à Dieu. Un jour, elle s'enfuit de la maison de ses parents et gagna, à pied, la montagne. Avisant une grotte, elle s'y réfugia, décidée à mener une existence d'ermite et à se nourrir de fruits et de racines. Jusqu'à la fin du jour, elle pria ; puis, exténuée de fatigue, elle s'endormit sur la terre.

Lorsqu'elle se réveilla, elle s'aperçut avec un grand étonnement qu'elle était dans son lit. Pendant son sommeil, elle avait été miraculeusement transportée sans avoir repris connaissance. Elle demeura un moment confondue, agitant dans son esprit cent hypothèses, lorsque le Christ lui apparut dans tout le rayonnement de sa gloire. La divinité aux pieds de laquelle elle se jeta lui reprocha une austérité qui n'était point de son âge et à laquelle elle ne devait point se livrer. Il lui dit aussi qu'elle devait ménager sa santé, étant appelée à une haute destinée pour laquelle toutes ses forces lui seraient nécessaires.

Ayant parlé, la vision disparut.

Magdeleine courut à l'église où elle demeura longtemps. Revenant chez elle, elle rencontra un boiteux qu'elle voulut aider à marcher. A peine lui eut-elle touché le bras pour le soutenir, que l'estropié se redressa, jeta sa béquille et se prétendit guéri. Criant de joie, il courut dans la ville annonçant le miracle et augmentant si grandement la célébrité de l'enfant que la foule s'assembla. Magdeleine, heureuse de cette nouvelle marque de la bienfaisance divine, était retournée à l'église et s'était agenouillée au milieu du chœur, devant l'autel. Tous ceux d'Aguilar qui avaient écouté le récit du boiteux, mendiant fort connu et qu'on avait toujours vu infirme, envahirent l'édifice.

Ils demeurèrent stupéfaits devant le spectacle qui s'offrait à eux. Magdeleine, les bras étendus en croix, paraissait ne rien entendre. Les yeux ravis en extase, elle regardait le ciel, indifférente à ce qui l'entourait. Ceux qui l'approchèrent et lui parlèrent ne purent la tirer de son insensibilité. Son regard était fixe, elle paraissait respirer à peine : on eût dit une statue plutôt qu'une personne vivante.

Quelqu'un qui la regarda de près affirma que sur ses pupilles se reflétait une image singulière, qu'on y pouvait apercevoir le ciel ouvert et la Sainte Trinité présidant le tribunal céleste entouré de la foule des élus.

Longtemps Magdeleine resta dans cet état, puis elle poussa un grand cri et reprit connaissance. Interrogée, elle rapporta qu'elle avait été transportée au ciel et que Dieu lui avait dit qu'elle avait été sanctifiée dès le ventre de sa mère.

Pendant quelque temps elle fut soumise à l'examen de prêtres qui multiplièrent les pièges et les épreuves pour savoir si elle était ou non sincère. Ils ne purent douter du caractère surnaturel des phénomènes qui l'entouraient lorsqu'ils lui virent, par l'imposition de ses mains, rendre la parole à un muet et guérir des écrouelles.

De tout le voisinage on vint la voir. L'enfant grandissait et devenait belle. Vers dix ans, sa poitrine se gonfla, ses hanches s'arrondirent. Elle se transformait et pourtant s'attachait à dissimuler les dons dont la nature la paraît. Modeste dans sa mise, elle ne sortait jamais sans couvrir sa tête d'un voile, elle portait une guimpe qui dissimulait sa gorge et voulait qu'une jupe plus longue qu'on n'en porte à son âge cachât ses chevilles minces et ses pieds fins.

Bien qu'elle vaquât aux soins de la maison et ne négligeât rien, le plus clair de son temps se passait en oraisons. Elle s'infligeait souvent de cruelles pénitences. Un jour, elle imagina de se crucifier au mur de sa chambre. Féroce, elle enfonça deux clous dans ses chevilles, puis se cloua la main gauche. Le sang ruisselait à flots. Elle se laissa pendre, ses

chairs se déchirèrent, elle tomba à terre et, heurtant un coffre, se brisa deux côtes. Au bruit de sa chute, on était accouru. On la releva évanouie. C'était un peu avant Pâques de l'année 1497. Un chirurgien appelé en hâte couvrit ses plaies de bandelettes et ordonna du repos. Pendant la nuit, Magdeleine arracha les linges, désirant offrir sa souffrance en sacrifice. Sa santé s'altéra gravement. On s'inquiétait fort dans son entourage. Fréquemment, elle délirait ou elle décrivait des transports mystiques. Dans la fièvre qui l'agitait alors, elle disait voir saint Jérôme, saint Dominique, saint François, saint Antoine et paraissait s'entretenir avec eux. Tantôt ses lèvres remuaient sans laisser échapper de paroles et sans qu'on pût deviner quelle voix intérieure parlait en elle, tantôt elle prononçait à voix haute des mots inarticulés comme on fait en rêve.

Le samedi saint on la crut perdue. Sa mère qui la veillait en compagnie d'un moine, récitait la prière des agonisants. Les voisins attendris s'étaient rassemblés autour de la maison et chantaient des cantiques. Tout à coup, vers minuit, elle jeta un cri, s'assit sur son grabat et se mit à déchirer ses pansements. On voulut l'en empêcher, mais, souriante et paraissant brusquement guérie, elle répondit qu'il fallait la laisser obéir à Jésus qui venait de lui apparaître et de lui ordonner de reprendre le cours ordinaire de sa vie. On s'aperçut alors que ses plaies s'étaient brusquement refermées et qu'il ne restait plus trace de ses blessures. Sa respiration que la fracture des côtes rendait si douloureuse était redevenue régulière.

Magdeleine, soudainement rétablie, proposa de se rendre à l'église pour célébrer une action de grâces. La foule suivit et le lendemain, jour de Pâques, on la vit à l'église plus fraîche et plus joyeuse que si jamais sa santé n'avait été altérée.

La renommée de ce miracle étendit encore la réputation de la jeune fille qui fut conduite à l'archevêque, lequel la reçut avec bienveillance et lui demanda sa bénédiction.

C'est au printemps de 1498 que Magdeleine communia pour la première fois. Bien qu'elle suivît avec soin l'enseignement religieux de la paroisse, son confesseur répétait souvent qu'on ne pouvait rien lui apprendre sur les vérités qu'enseigne l'Eglise. Interrogée sur la manière dont elle avait orné son esprit de tant de connaissances, elle répondait modestement que saint Jérôme et saint François avaient pourvu à son instruction.

Trois mois avant sa première communion, elle cessa de manger, prétendant vouloir mettre son corps même en état de parfaite pureté pour recevoir le Sauveur. Ni les prières, ni les raisonnements, ni les menaces ne purent la faire changer d'avis. Bien qu'elle ne prît aucune nourriture, elle ne perdit pourtant point sa bonne mine, ne diminua pas de poids et demeura en parfaite santé. Elle conserva une gaieté sereine. Elle se préparait avec ferveur et rien ne pouvait la faire partir d'une continuelle dévotion.

Le dimanche qui précéda la grande cérémonie, tandis qu'elle était à l'église et assistait à la messe, elle jeta brusquement un grand cri au moment précis de la Consécration. Son exclamation produisit un instant de tumulte, mais non de scandale. Elle avait habitué la ville à tant de manifestations extraordinaires que, venant d'elle, rien ne pouvait surprendre.

Ceux qui la virent comprirent que Magdeleine était dans un état de trouble intense. Elle tenait la bouche fermée comme de force et paraissait ne point oser remuer. A la fin, pour faire comprendre la raison de son émoi, elle entr'ouvrit les lèvres et l'on aperçut dans sa bouche une hostie. La jeune fille se prosterna et demeura longtemps en oraison.

Lorsqu'elle sortit de l'église, elle expliqua qu'elle avait senti tout à coup l'hostie dans sa bouche sans pouvoir dire d'où elle était venue.

C'est ainsi que tout le monde répéta, non sans vraisemblance, que Magdeleine avait reçu le Seigneur de la main même des anges et fait une première communion miraculeuse.

Tout était miraculeux dans sa vie. Ses extases devenaient de plus en plus fréquentes. Souvent elle restait plusieurs heures immobile, s'entretenant avec les saints et les saintes. Rien ne pouvait, dans ces moments-là, la tirer de son insensibilité apparente.

Plusieurs années passèrent. Ses communions miraculeuses se répétèrent fréquemment. Lorsqu'elle était à l'église, on venait de loin pour assister au prodige. Modeste comme toujours, elle s'avancait jusqu'à un pilier qu'elle affectionnait parce qu'il portait une statue de sainte Claire et s'agenouillait à terre. Prostrée, elle écoutait l'office le visage caché dans ses mains, puis, soudain, elle relevait la tête et jetait un cri. On s'approchait et elle montrait aussitôt sur sa langue l'hostie qui se dessinait comme un disque blanc. Les assistants chantaient les actions de grâces et se répandaient au dehors pour célébrer sa sainteté et sa vertu.

A seize ans, Magdeleine était la plus belle jeune fille d'Aguilar. Ni les privations, ni les austérités n'avaient altéré sa santé ou terni son teint frais. La discipline qu'elle se donnait avec une régularité grande la laissait sans meurtrissure. Tout en elle était sain. Seuls les deux doigts, jadis touchés par Jésus, avaient cessé de suivre le reste de sa croissance. Ils ne dépassaient pas la première phalange de l'annulaire et constituaient la preuve visible d'une intervention surnaturelle.

Depuis longtemps Magdeleine avait annoncé sa résolution de se consacrer à la vie monastique. Les prêtres qu'elle avait consultés l'avaient fort encouragée. Ses parents ne s'opposèrent pas à son désir.

Par dilection, elle avait élu, pour se retirer du monde, l'ordre des filles de sainte Claire. La règle de saint François lui paraissait la plus propre à convenir aux desseins qu'elle nourrissait.

II

La mort de la reine Isabelle, en 1504, jeta la consternation en Espagne. Dans toute la chrétienté on gémit. Celle qui, depuis trente-cinq ans, avait porté si haut, avec Ferdinand, la double couronne de Castille et d'Aragon et qui avait tant fait pour ramener l'ordre dans le royaume troublé laissait d'unanimes regrets. De la Navarre jusqu'aux confins de l'Andalousie, on pleura.

Magdeleine qui, depuis longtemps, avait fait accepter sa résolution d'entrer en religion, déclara qu'elle ne pouvait choisir un moment plus opportun que celui où le malheur jetait l'Eglise et le peuple dans le deuil pour faire le sacrifice de sa vie dans le siècle. Elle insista tant, qu'elle obtint d'être conduite à Cordoue.

Montée sur une mule, accompagnée de son père et d'un capucin porteur d'une lettre qui contenait le récit de sa vie, elle partit de bon matin. Deux jours furent nécessaires pour parvenir au terme du voyage. Sortant d'Aguilar et quittant la

vallée du rio Cabra, ils gravirent, par des chemins poussiéreux, les collines couvertes d'oliviers sur lesquelles est assise la charmante ville de Montilla. Parvenus au sommet, leurs regards émerveillés découvrirent un immense horizon barré de montagnes. Au nord, la Sierra Morena se découpait sur le ciel bleu ; vers l'est se profilaient les monts de Val de Pena, de Jaen, d'Alcaudete, la sierra de Cabra et celle d'Archidona. Derrière eux, vers le sud, ils pouvaient apercevoir Antequera, Colmenar, la Penon de Los Enamorados. A leurs pieds, du côté de l'ouest, s'étendaient les belles campagnes d'Osuna et d'Elisa et la riche plaine de Carmona.

Dominant cette magnifique contrée, le château fort de Gonzalve de Cordoue, le plus beau de la région, se dressait fièrement.

Après avoir traversé la plaine, couverte d'abondantes cultures, ils remontèrent les collines de Fernan Nunez, suivirent le sentier tortueux, passèrent plusieurs fois le rio Guadajocillo qui serpente à travers le pays et parvinrent enfin en vue de la tour crénelée de la Carrahola, qui protège l'entrée de la ville de Cordoue, à la tête du grand Dont qui enjambe par seize arches le Guadalquivir. A droite et à gauche, la vue était barrée par les remparts surmontés de tours arabes. Derrière les murs s'élevaient, robustes et pourtant fines, les tiges des palmiers, dont les têtes s'épanouissaient en bouquets d'un vert éclatant.

Parvenus à ce point, ils s'arrêtèrent un instant pour considérer celle qu'au temps de sa splendeur les successeurs d'Abderame appelaient la nourrice des sciences et le berceau des capitaines. Bâtie en amphithéâtre sur une déclivité douce de la Sierra Morena, Cordoue, depuis la conquête chrétienne, n'était plus la mère des cités, le trône des sultans, le minaret de piété et de dévotion, le refuge de la tradition musulmane et le séjour de la magnificence. La ville, jadis rivale de Damas et de Bagdad, ne comprenait plus ses cent trente mille maisons, ses trois mille mosquées, ses cinquante hospices, ses quatre-vingts écoles, ses six cents hôtelleries, ses neuf cents bains et sa magnifique bibliothèque, où six cent mille livres rassemblés contenaient tout le trésor des connaissances humaines.

Deux siècles d'occupation avaient permis de modifier bien des choses. Les minarets subsistants avaient été transformés et étaient devenus des clochers, les maisons mauresques avaient été retaillées, une lourde ornementation espagnole voisinait avec les minces arabesques. La grande mosquée, qu'on appelait par dérision El Zancarron, le vieil os, en souvenir de la mâchoire de Mahomet qu'on y avait jadis conservée, était devenue la cathédrale. Tout le déploiement ancien de l'art arabe avait souffert. On enlevait les poutres de bois précieux des édifices pour en faire des vihuelas et autres instruments de musique.

En même temps, les couvents s'étaient multipliés. On citait surtout à l'admiration celui de San Pablo, avec son cloître et son escalier monumental, celui de San Pedro el Real et celui de San Augustin. Les églises s'étaient enrichies : des retables d'or finement ciselés décoraient les autels. Ce n'étaient partout que lampadaires en métaux précieux, grilles de fer forgé, peintures pieuses sans concession à la douceur de vivre. A la Colegiata de San Hipolito, les restes de Ferdinand IV et de son fils Alphonse XI reposaient dans des urnes de jaspe rouge et noir. La Plaza Mayor avait été entourée d'une élégante colonnade. Près de la cathédrale, le Palais épiscopal avait été recouvert de marbres et d'ornements, cachant en partie le vieil Alcazar transformé en prison par le Saint-Office.

Dominant la ville, la tour de l'Alminar dressait fièrement sa construction orientale ornée de cent colonnes de marbre rouge et blanc.

En 1504, on apportait encore de grands changements. Près de la porte del Ricon on élevait la tour de la Malmuerte aux frais d'un chevalier qui avait méchamment assassiné sa femme. Partout on construisait, on modifiait.

Magdeleine, traversant le pont, dut faire passer sa mule dans les démolitions qui servaient de chantier à la Puerta del Ponte, où l'on se proposait d'insérer, pour la rendre plus originale, des colonnes antiques.

Le capucin mena directement Magdeleine au couvent de Sainte-Elisabeth-des-Anges. Il était établi dans des constructions anciennes, mais remaniées à la mode nouvelle. Il avait été créé peu auparavant par permission du pape Alexandre VI, le 23 janvier 1500. Sa fondation était due à la charité du seigneur Henri Henriquez, chevalier de Saint-Jacques, écuyer de la reine Isabelle, et à celle de sa femme, Maria de Luna. D'abord occupé par des tertiaires de l'ordre de sainte Claire, il était devenu un couvent de Clarisses en 1501, et suivait la règle des Urbanistes, c'est-à-dire, qu'en conformité avec une bulle d'Urbain IV, la communauté, sans renoncer pour ses membres au vœu individuel de pauvreté, avait le droit de posséder des revenus collectifs.

Dès son origine, le couvent avait reçu de ses bienfaiteurs des dons suffisants pour subsister. La piété publique y avait ajouté et, dans la chapelle, on pouvait révéler le crâne d'une des onze mille vierges de sainte Ursule.

Magdeleine fut conduite à l'abbesse qui la reçut avec bienveillance. Elle voulut aussitôt se rendre à la chapelle et remercier Dieu d'avoir accueilli sa servante dans une maison bénie. A peine agenouillée, elle tomba en extase et toutes les religieuses accourues la virent, immobile et comme glacée, s'entretenir avec des personnages de vision que nul ne pouvait apercevoir.

Dans le premier moment, les opinions furent divisées. Quelques nonnes montrèrent une certaine froideur envers la nouvelle venue, estimant que la renommée qui l'accompagnait était excessive et rappelant qu'on doit garder une grande réserve devant de pareilles manifestations qui peuvent être d'origine maléfique, et donc fantasques et enveloppées d'erreurs. D'autres, au contraire, en tenaient sans balancer pour le miracle, rappelant que l'extase divine est chose fréquente, comme il advint au jeune garçon du diocèse de Bona dont parle saint Augustin, ou du religieux Théodore dont saint Grégoire le Grand fait mention, ou encore très fréquemment, à saint Thomas d'Aquin lui-même. L'abbesse ne prit point parti, déclarant seulement qu'à l'œuvre on jugerait la fille venue d'Aguilar et, pour l'éprouver, elle l'affecta d'abord aux plus dures besognes.

Or, au bout de peu de temps il ne fut permis à personne de douter de la réalité du caractère divin des phénomènes manifestés par Magdeleine. Non seulement elle ne se départait jamais de la réserve si modeste qui était le signe le plus particulier de son caractère, mais encore, en dépit de la réputation dont elle jouissait et qui s'était vite répandue, elle ne commit jamais aucun péché d'orgueil, cherchant toujours à disparaître et s'effacer dans le moment même où elle aurait pu briller.

Sa venue au couvent et les prodiges qui accompagnaient son existence depuis si longtemps avaient été tant répétés dans la ville que même sans la connaître chacun célébrait ses mérites. Souvent des personnes illustres demandaient à la voir. Magdeleine refusait toujours alléguant son désir de vivre hors des bruits du monde. Pourtant, comme les dons affluaient à raison de sa présence, l'abbesse lui faisait souvent violence et l'obligeait à apparaître derrière les grilles du parloir. Toujours Magdeleine se présentait, les yeux baissés et le visage voilé, attribuant presque les bienfaits du ciel à une erreur tant elle s'estimait indigne de les recevoir.

Dans la clôture même, la postulante faisait l'admiration de ses compagnes. Aucune n'était plus rude qu'elle pour soi-même. Elle s'infligeait des mortifications cruelles et demandait toujours comme une récompense, ce qui était pour les autres une pénitence. Souvent elle s'imposait de porter une lourde croix, non seulement autour du réfectoire, mais autour du cloître. Elle défaillait sous son poids et montrait cependant un visage radieux. Lorsqu'elle rencontrait une sœur, elle se jetait fréquemment à terre pour lui baiser les pieds et s'obligeait bénévolement à accomplir les besognes les plus répugnantes.

Sa récompense était à la chapelle, où elle ne quittait point sa place pour communier. Comme à Aguilar, les anges lui apportaient miraculeusement la sainte Eucharistie qu'elle montrait de manière matérielle à ses compagnes en ouvrant la bouche. Toujours, au moment du miracle elle jetait un grand cri qui était non d'effroi mais de surprise et d'inquiétude. Elle expliquait, en effet, qu'au moment de la consécration elle apercevait entre les mains du prêtre l'Enfant Jésus et que lorsque l'ange lui apportait le pain consacré, l'hostie lui paraissait un homme beau et si grand qu'elle ne pourrait pas le mettre dans sa bouche.

Après avoir communiqué, elle se frappait la poitrine et souvent était ravie en extase, n'entendant plus rien qu'un concert céleste accessible à ses seules oreilles.

Elle ne mangeait pas, vivant, semble-t-il, de la seule nourriture eucharistique.

Pendant l'an qu'elle fut postulante et celui qu'elle fut novice, Magdeleine pratiqua toutes les vertus. Les mères capitulaires l'admirent aux vœux temporaires et elle changea le voile blanc pour le voile noir. Jamais, pendant les cinq ans qui précédèrent la prononciation de ses vœux perpétuels elle ne fut trouvée en faute. Il fallut seulement l'empêcher d'avoir une trop grande rigueur pour elle-même et lui apprendre que la modération est une vertu.

La présence de Magdeleine à Cordoue parut à beaucoup la preuve d'une bénédiction du ciel. Dans la ville, en effet, de graves événements se déroulaient.

L'inquisiteur Lucero avait, à Grenade, mené une lutte ardente contre les Juifs. Même, dans son zèle, il avait démontré que le vénérable Don Ferdinand de Talavera, archevêque de Grenade, s'il appartenait par son père à l'illustre et noble famille de Contreras, avait par sa mère reçu quelques gouttes de sang juif. Une poursuite fut engagée, la procédure en fut portée devant le Pape qui acquitta. L'archevêque n'en mourut pas moins de chagrin et l'activité de Lucero ne subit aucun ralentissement. Il fit procéder à quelques arrestations et les prévenus entrèrent dans la voie des aveux. Ils déclarèrent qu'en Andalousie et à Cordoue, en particulier, il y avait des synagogues dans de nombreuses maisons. Ils précisèrent que les assemblées étaient fréquentes, qu'on y rencontrait jusqu'à des moines et des religieuses qui s'y rendaient en procession. On y célébrait avec les Juifs les fêtes de leur religion, on y prêchait ; et ils nommèrent des chevaliers, des dames, des chanoines, des personnes de toutes classes qu'ils prétendaient converties au judaïsme. L'autorité ecclésiastique procéda à des arrestations en masse. L'archevêque de Séville avait donné pleins pouvoirs à Don Alfonse Suarez de Fuentelsaz, évêque de Jaen et président du Conseil de Castille. En vain, la noblesse, ayant à sa tête le marquis de Priego et le comte de Cabra, protesta. Son appel étant resté vain, elle ameuta le peuple de Cordoue qui força les portes de la prison du Saint-Office, le 6 octobre 1506, et libéra un nombre incalculable de prisonniers. On se saisit du procureur fiscal et Priego qui avait décidé de faire arrêter Lucero, ne put exécuter sa menace, l'inquisiteur ayant pris la fuite.

C'est à cette occasion que le Pape, inquiet, nomma Don François Ximenès cardinal et inquisiteur général de la couronne de Castille, le 4 juin 1507.

Lucero fut suspendu de ses fonctions et conduit à Burgos. Les dénonciateurs furent également emprisonnés sous le soupçon d'avoir fait de fausses dépositions et, par la suite, déclarés indignes d'aucune confiance par leur caractère vil et méprisable. Ainsi évita-t-on de continuer les poursuites initiales ; ceux qui avaient été exécutés furent réhabilités, et les maisons qui avaient été démolies par décision de justice furent reconstruites.

Tant de troubles avaient profondément agité la chrétienté andalouse. Aussi la nouvelle que peut-être parmi tant d'horreurs une sainte grandissait pure comme s'élève une fleur délicate, causa-t-elle un grand réconfort.

De nouvelles manifestations surnaturelles se produisirent. Plusieurs fois Magdeleine tira de son corsage un mouchoir ensanglanté. Le sang provenait d'une blessure au flanc, qui s'ouvrait parfois spontanément et se fermait sans laisser de traces. D'autres fois ses mains portaient des stigmates visibles. Tout en elle respirait la sainteté et personne ne mettait plus en doute ses vertus.

Elle fut admise à prononcer ses vœux perpétuels en 1509, elle avait alors vingt-deux ans. Pour la cérémonie, tout ce que la ville contenait de personnages importants ou illustres était rassemblé. Le plus souvent il était procédé en même temps à la profession de plusieurs novices, mais, en la circonstance, celle qui allait être appelée à devenir définitivement clarisse jouissait d'un tel renom qu'il avait paru nécessaire de l'admettre seule. De plus, tout le monde pensait qu'elle avait tant de fois, dans la vie quotidienne, été déjà l'objet de surprenantes attestations de la protection divine qu'il ne pourrait manquer de se produire encore quelque prodige extraordinaire. Chacun savait que depuis quatre années Magdeleine n'avait pris aucune nourriture. Bien que la novice eût supplié qu'on n'en parlât pas, la connaissance de ses austérités s'était répandue. On répétait l'extraordinaire manière dont elle recevait la communion. On décrivait ses extases et beaucoup de gens avaient pu se procurer des lambeaux de linges ensanglantés qui avaient servi à essuyer ses plaies. On se les distribuait comme des reliques, on les portait aux malades et certains avaient vu leur état s'améliorer après avoir touché les carrés de drap précieux qu'on enfermait dans des reliquaires.

Plusieurs mois avant la cérémonie on avait intrigué pour obtenir des places dans l'église. La noblesse avait fait valoir ses droits avec une énergie qui se mesurait au nombre de ses quartiers. Le clergé s'était réservé tout le haut de l'édifice

et pour l'archevêque on avait installé un trône couvert d'un dais de velours sur lequel était brodé un grand blason.

Derrière les grilles qui s'ouvraient directement sur le chœur on aperçut, après qu'on eût tiré le voile, les moniales se profilant comme des ombres enveloppées dans de longs manteaux.

Magdeleine, qui en religion allait prendre le nom de Magdeleine de la Croix, s'avança modestement et le voile baissé. Elle se tint un instant debout, le crucifix à la main, puis s'agenouilla pour entendre le discours de l'évêque.

Le prélat était saisi d'une émotion grande. Devant cette jeune fille si fréquemment en rapport avec les saints et Dieu lui-même, il se sentait saisi d'une humilité subite et son esprit le portait plutôt à demander la protection de la novice qu'à l'exhorter à persévérer dans sa perfection. D'une voix tremblante il rappela cependant son enfance, montra la véritable prédestination qui semblait illuminer tous les événements de sa vie et partit de cette illustration d'une existence pour développer dans son homélie les dangers de l'orgueil. Qui donc, expliqua-t-il, n'eût point sombré dans ce péché en se voyant l'objet de tant de grâces surnaturelles ? Qui donc n'eût point été tenté de tirer vanité des attentions si évidentes de la Providence ? Pourtant Magdeleine n'avait jamais été que modestie et humilité, donnant par là une rude leçon aux grands de la terre qui, comblés d'une fortune combien pourtant plus méprisable, puisque seulement matérielle, ne sont qu'orgueil et vanité.

L'assistance frémit en entendant ces sévères paroles et ceux-mêmes qui devaient à leur naissance ou à leur fortune d'occuper les premiers rangs baissèrent la tête et firent un retour sur eux-mêmes.

Lorsqu'il eut terminé son allocution, d'une pensée si élevée, l'archevêque s'adressant à Magdeleine, lui demanda :

- Voulez-vous, ma très chère sœur, persévérer dans la profession sainte à laquelle vous avez été appelée ?

D'une voix haute et ferme, Magdeleine répondit :

- Je le veux.

Et les nonnes chantèrent toutes ensemble, pour inviter le ciel aux célébrations des noces sacrées :

- *Kyrie eleison... Christe eleison...*

Prosternée à terre et comme écrasée par l'amour divin, la nouvelle épouse reprit avec celles qui devenaient les compagnes de sa vie les litanies des saints.

C'est à ce moment que se produisit un événement incroyable et qui demeura longtemps un objet de conversation. Un bruit d'ailes fit soudain lever les têtes et l'on vit une colombe venu d'on ne sait où qui se posa familièrement à terre et qui parut lui parler à l'oreille. Un frémissement parcourut l'assistance et l'on se répéta, de voisin à voisin, dans un chuchotement, que cet oiseau était le Saint-Esprit lui-même descendu sur la terre.

Magdeleine resta quelque temps immobile, comme si elle écoutait quelque voix intérieure, puis se releva et reprit le fil du chant que l'émotion avait interrompu. Le pigeon s'envola et se posa sur le dais qui protégeait l'archevêque, il y demeura jusqu'à la fin de la cérémonie et ne reprit son vol que lorsqu'on ouvrit les portes, pour regagner le ciel où il disparut dans les nuages après avoir été suivi des yeux par les assistants jusqu'à une hauteur prodigieuse. Le cérémonial avait repris avec sa magnificence accoutumée, rendue plus solennelle encore par la présence de l'oiseau.

Les bras en croix, Magdeleine se dirigea vers son abbesse et chanta d'une voix d'abord timide, puis progressivement plus germe, le *Suscipe me Domine...* auquel les moniales répondirent par le psaume qui remercie Dieu de leur avoir permis de ressentir sa miséricorde.

Magdeleine serra entre ses mains les mains de son abbesse et prononça les paroles solennelles :

- Moi, sœur Magdeleine de la Croix, fais vœu et promets à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge Marie, à notre Séraphique Père saint François, à notre glorieuse Mère sainte Claire, à tous les saints, à vous, ma très Révérende Mère Abbesse, et à vous, mon Révérendissime Seigneur et Père, d'observer tout le temps de ma vie la Règle de sainte Claire, confirmée par le Seigneur pape Innocent IV, vivant en obéissance, sans propre, en chasteté et en perpétuelle clôture.

- Et moi, répondit l'abbesse, de la part de Dieu, si vous observez ces choses, je vous promets la vie éternelle au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Sœur Magdeleine de la Croix revint près de la grille où l'archevêque lui remit, après les avoir bénis, ses humbles habits de clarisse. Elle était vêtue maintenant jusqu'aux talons de la rude robe de drap brun et du scapulaire de même couleur. Elle portait le petit manteau de couleur tannée. Deux voiles, l'un blanc et l'autre noir, couvraient son front et causaient la rougeur que lui causait la joie. La ceinture était faite d'une simple corde nouée cinq fois et ses pieds nus étaient emprisonnés par les lanières de sandales à semelles de bois.

L'abbesse lui passa au doigt l'anneau des noces, et posa sur la tête de la nouvelle épousée une couronne d'épines, symbole de la part que doit prendre la religieuse à la passion du Christ pour mériter de participer à sa gloire dans les cieux.

Toutes les nonnes échangèrent le baiser de paix et l'assemblée entière chanta le cantique triomphal : *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur*, tandis que les cloches sonnaient à toute volée et que l'orgue faisait monter vers les voûtes les sons graves qui accompagnent d'un fracas majestueux la délicatesse des voix humaines.

C'est à ce moment que, les portes ayant été ouvertes, la colombe prit son essor. La foule se précipita au dehors pour observer longtemps ses évolutions et la voir devenir un point imperceptible dans l'infini.

Magdeleine de la Croix était demeurée au chœur. Le rideau de la grille avait été tiré. Pourtant elle resta longtemps comme en extase et ne sortit d'une rigide immobilité qu'après que l'édifice fût vide depuis longtemps.

Dans la ville on se répandait en mille propos. On répétait le prodige du Saint-Esprit. Tout le monde était d'accord pour penser qu'il était donné à la ville de posséder une sainte. L'abbesse compta le soir que la quête avait donné un nombre de ducats jamais encore atteint.

L'archevêque envoya un courrier pour faire un rapport. Le cardinal Ximenez de Cisneros, archevêque de Tolède et Grand Inquisiteur d'Espagne, avait recommandé qu'on le fît très exactement au courant de tout ce qui surviendrait au sujet de Magdeleine de la Croix.

Le couvent Sainte-Elisabeth devint, à partir du jour où Magdeleine de la Croix eut prononcé ses vœux perpétuels, le théâtre de prodiges capables de confondre l'imagination. La considération dont jouissait la moniale rejaillissait sur son monastère qui fut en peu de temps plus célèbre qu'aucun autre.

Bien qu'il faille faire la part des créations de l'imagination que comportent toujours les récits relatifs au surnaturel et qui sont colportés de bouche en bouche, il faut reconnaître que, pour ne s'occuper que des faits qui sont attestés par des témoignages authentiques, les événements qui se déroulèrent pendant quelques années étaient susceptibles de causer un grand émoi. Sans vouloir donc s'occuper des légendes qui couraient, il convient seulement de dresser le tableau des prodiges sérieusement attestés qui se succédèrent à peu près sans interruption.

Affable, compatissante, charitable et modeste. Magdeleine de la Croix ne cessait de montrer une simplicité qui grandissait en proportion de sa renommée. Plus sa personne prenait d'importance, plus elle semblait vouloir s'efforcer de la diminuer. On eût dit qu'elle tirait sa gloire de son humilité même, et que son éléction était fonction des efforts qu'elle fournissait pour échapper à la notoriété.

Presque chaque jour cependant on découvrait quelque nouvel indice de l'intervention divine.

L'un des plus surprenants était le don qui lui était subitement venu de pouvoir décrire les faits ou les événements survenus en dehors de sa présence et qu'elle ne pouvait connaître que par une révélation surnaturelle.

C'est une déclaration fortuite qu'elle fit à son abbesse qui amena à savoir qu'elle possédait une aussi extraordinaire faculté. Un jour, après les grâces, alors que toute la communauté était en récréation, elle aperçut la supérieure qui cheminait dans le jardin. Elle se porta à sa rencontre, se prosterna, lui baisa pieusement les pieds, et, profitant de ce moment de la journée où le silence peut être rompu, l'avertit que dans la ville deux personnes qu'elle nomma avaient parlé d'elle en mauvaise part. L'abbesse, étonnée, demanda à Magdeleine qui avait pu ainsi la renseigner. La moniale répondit simplement qu'un ange lui avait répété la conversation ainsi qu'il survenait souvent. L'abbesse voulut éclaircir la vérité sur cette prodigieuse révélation, et, quelques jours plus tard, on amena ceux que Magdeleine avait dénoncés à convenir qu'ils avaient effectivement tenu les propos qu'on leur reprochait. Ils demeurèrent d'autant plus confondus qu'ils avaient parlé familièrement dans le secret d'une chambre close et étaient certains de n'avoir été surveillés par aucun témoin. Il fallait, pour qu'on sût aussi exactement ce qu'ils avaient dit, qu'on les eût cependant entendus, et il n'était pas douteux qu'un esprit immatériel avait seul pu les surprendre.

L'abbesse, dès lors, demanda des explications plus approfondies à Magdeleine et apprit ainsi que sans cesse elle entrait, particulièrement la nuit, en communication avec les anges et les saints. Bien qu'elle ne sortît jamais de la clôture, elle était au courant de tout ce qui survenait au dehors. Souvent elle racontait ce qui se passait dans le couvent des franciscains qui était proche, rapportait les menus propos des moines et faisait la chronique des séances de leur chapitre. D'autres fois, elle donnait connaissance d'événements mondains ou politiques et révélait des secrets dont les détenteurs ne pouvaient se douter qu'il avaient été percés.

Cette connaissance des choses tues fit grand bruit et plusieurs théologiens vinrent interroger la clarisse et lui demander des explications sur la manière dont se produisaient les révélations. Toujours Magdeleine répondait avec une grande simplicité. Les anges et les saints lui tenaient lieu de chroniqueurs. De toute manière, surnaturels ou non, il fallait s'incliner devant les faits et se borner à les constater.

Pourtant, dans la ville, beaucoup brûlaient de pouvoir interroger la moniale sur des faits qu'ils avaient intérêt à connaître, et mille intrigues furent nouées pour parvenir jusqu'à elle. Des maris jaloux voulurent la supplier d'interroger l'ange sur la fidélité de leurs femmes. Des négociants proposaient de grosses sommes pour connaître la pensée cachée de ceux avec lesquels ils se préparaient à traiter. Des jeunes filles priaient qu'on leur dévoilât la vérité sur la valeur des serments que leur faisaient leurs galants.

On leur refusait la permission d'approcher Magdeleine. Celle-ci avait d'ailleurs indiqué qu'elle ne se croyait pas permis d'interroger ses célestes protecteurs et qu'elle se contentait d'écouter en récitant des prières lorsqu'ils entraient en communication avec elle.

Pouvait-on douter au surplus de la réalité de ses entretiens mystiques alors que, si on n'y pouvait assister, il était dans une certaine mesure possible de les entendre ? Quelquefois, en effet, Magdeleine tombait en extase sur le sol et paraissait comme morte. Ses compagnes la portaient alors inanimée sur son lit. Lorsqu'on la laissait seule, ainsi qu'elle avait bien recommandé de faire, mais qu'après avoir tiré la porte on écoutait à l'huis, on entendait bientôt comme un bruissement de paroles sourdes. On n'en pouvait discerner le sens, et cependant on entendait distinctement deux voix comme si deux personnes devaient ensemble. Parfois les phrases étaient interrompues par des gémissements ou par des exclamations qui pouvaient paraître joyeuses.

Pourtant, lorsqu'on rentrait dans la cellule tout bruit cessait et l'on retrouvait Magdeleine toujours immobile et comme en léthargie.

Les dons qui affluaient au couvent étaient fort nombreux. De toute l'Espagne des gens pieux envoyaient des sommes importantes souvent même disproportionnées avec leur fortune. Le couvent, dont la fondation était si récente, devint si florissant que la communauté songea à construire. On fit venir un architecte qui proposa les plans d'un établissement conventuel de grande importance et digne des filles de sainte Claire devenues riches. En même temps qu'on distribuait largement des aumônes, on acquit de vastes terrains circonvoisins, on agrandit la clôture et on bâtit de vastes constructions. La chapelle fut remplacée par une véritable église où l'on fit transporter quelques tableaux de Pablo de Cespedes, qui était mort récemment laissant dans la contrée de belles toiles dignes d'encourager à la piété en même temps qu'elles charmaient les yeux.

Le monastère était devenu l'un des plus importants de Cordoue. Sans cesse d'illustres visiteurs venaient solliciter des audiences, rares cependant étaient ceux qui pouvaient se faire admettre auprès de celle qui faisait par sa sainteté la réputation et la richesse de la maison.

Au don de savoir les choses présentes et cachées se joignit le don de prévoir l'avenir. A la vérité, toute petite déjà, Magdeleine avait annoncé des choses étranges ; mais son babil était si enfantin qu'on n'y avait pas pris garde. Plusieurs

fois elle avait annoncé à l'avance des événements qui s'étaient réalisés.

En 1515, avant qu'il fût question de maladie et alors qu'il était en bonne santé, elle prévint que le roi Ferdinand décéderait l'année suivante. Le récit de cette prémonition ne fut pas répandu. On craignit, d'une part, qu'elle causât au souverain une inquiétude prématurée, et, d'autre part, qu'elle permît aux factions de préparer quelque méchant coup. Seul le cardinal Ximénès fut averti par l'intermédiaire du confesseur.

Un mois plus tard le cardinal reçut un autre message. Magdeleine de la Croix lui faisait annoncer que, par un testament secret, Ferdinand le désignait pour exercer, après son décès, la régence du royaume de Castille pendant l'absence de son petit-fils Charles d'Autriche.

Rien ne fut révélé de ces oracles. Mais, en 1516, l'année suivante, tout ce qui avait été prédit se trouva exactement réalisé.

Ximénès de Cisneros, qui avait tout tenu secret, envoya au couvent, en manière de reconnaissance, un magnifique ostensor de vermeil.

C'est au premier jour de l'année 1518, c'est-à-dire le 25 mars consacré à la fête de l'Annonciation, que Magdeleine de la Croix confia qu'elle était enceinte. Elle prétendit que dans la nuit précédente elle avait conçu l'enfant Jésus du Saint-Esprit. L'abbesse lui défendit de manière expresse de répandre cette nouvelle qui paraissait si impossible qu'elle pouvait être prise pour une imposture ou pour la manifestation d'un accès de fièvre. Avec sa simplicité ordinaire, Magdeleine continua son existence silencieuse. Rien ne transpara pendant plusieurs semaines. On observa seulement que la nonne paraissait tomber moins souvent en extase. Elle ne cessait pas cependant de communier miraculeusement à sa place du chœur, poussant chaque fois un très grand cri lorsqu'elle recevait l'hostie de manière inexplicable. Pendant cette période elle multiplia les mortifications, s'en imposant même de si cruelles, que l'abbesse elle-même dut intervenir pour l'empêcher de se meurtrir. Lorsqu'elle se donnait la discipline, elle se frappait avec une telle violence qu'il n'était point rare qu'elle se déchirât les épaules. Sur les plaies ainsi faites elle endossait sa robe de bure qui collait douloureusement sur les blessures. Pourtant, le lendemain, sa chair n'en portait plus aucune trace et elle réitérait ses flagellations avec une égale frénésie.

Souvent elle s'imposait de se traîner à genoux en récitant son chapelet sur les graviers coupants des allées du jardin, et, un jour, brisant une bouteille, elle marcha nu-pieds sur les tessons, se coupa profondément et tomba évanouie. On la ramena inanimée sur son grabat et on pansa ses plaies. Elle en déchira les bandages et le lendemain reparut fraîche et dispose.

De la grossesse, rien ne paraissait encore. Cependant l'abbesse, qui exerçait une surveillance étroite, s'aperçut, à un certain dérèglement physique, qu'une modification s'opérait en Magdeleine. Il lui fallut bien se rendre à l'évidence lorsqu'elle vit la taille de Magdeleine s'arrondir si évidemment qu'aucune dissimulation ne devint possible. Le couvent en rumeur se trouva partagé. Bien que personne ne doutât de la sainteté de la moniale, quelques sœurs éprouvaient au fond d'elles-mêmes une secrète jalousie. Sans doute Magdeleine s'était toujours attachée à ne les surpasser qu'en vertu et en modestie, mais il n'en restait pas moins que les prodiges qui se multipliaient autour d'elle lui avaient donné, en dépit de son humilité, un rang élevé au moins aux yeux du monde. S'il était vrai que sa venue au couvent pouvait être considérée comme un bienfait, au dehors on ne s'occupait que d'elle, on l'encensait d'une voix unanime et elle devenait, pour certaines, une illustration encombrante parce que digne de susciter l'envie. Sa présence avait induit plusieurs sœurs en péché puisqu'elles avaient dû s'accuser de jalousie au tribunal de la pénitence. De cela elles conservaient une certaine rancune, ce qui était encore un autre péché.

L'annonce de la grossesse surnaturelle qu'on ne pouvait plus cacher excita les médisances. Certaines démontraient, non sans quelque logique, qu'il était impossible que Magdeleine eût conçu du Saint-Esprit, attendu, disaient-elles, que si le fils de Dieu a voulu, pour racheter les fautes des hommes, naître d'une femme, conformément aux prophéties, il n'est dit nulle part que le Seigneur renouvellera le miracle et qu'au contraire, il ne doit plus apparaître aux hommes que dans l'éclat de sa gloire au jour du Jugement dernier.

D'autres répondaient que les desseins de l'Eternel sont insondables et que déjà, Il avait assez prodigué de miracles à son humble servante, clarisse de Cordoue, pour qu'on pût s'attendre à la plus extraordinaire révélation. Au surplus, elles ajoutaient qu'il était hors de doute que Magdeleine n'était jamais sortie de la clôture et qu'on n'imaginait pas comment elle eût pu violer le sixième commandement. A ce dernier argument les plus perfides observaient qu'il ne lui était pas interdit de voir son confesseur sans témoin et que les barreaux de la grille étaient fort écartés.

Au dehors, dans la ville, la chose se sut et la division des esprits ne fut pas moins grande. L'événement tournait au scandale.

Pourtant, Magdeleine ne paraissait point se préoccuper de ces discussions. Elle semblait même ignorer qu'elle menaçait de devenir un sujet de discorde et ne cessait de s'infliger chaque jour des humiliations plus grandes.

L'archevêque de Séville, fortement inquiet, décida d'ordonner une enquête et premièrement de faire examiner la religieuse. A cet effet, il envoya trois matrones, expertes et renommées pour leur science, à l'effet de savoir si la gravidité de la clarisse paraissait ou non la suite d'une intervention naturelle.

Les trois matrones se livrèrent à un examen très minutieux, puis proclamèrent solennellement sur l'honneur, devant Dieu, la Vierge et les Saints, que Magdeleine était vierge, que pourtant on ne pouvait avoir aucun doute sur la réalité de sa grossesse et qu'en conséquence elles ne pouvaient en attribuer l'origine à aucune copulation charnelle.

Le même jour, après la messe, l'abbesse fit chanter des cantiques d'actions de grâce et les méchantes langues, réduites au silence, en furent quittes pour se confesser et se voir infliger de dures pénitences.

Les mois passèrent. Magdeleine était devenue énorme. Pourtant ceux qui la virent à ce moment furent d'accord pour dire qu'elle inspirait seulement un sentiment de chasteté et causait une impression de trouble étrange parce que l'aspect de sa personne était sans rapport avec l'innocence naïve qui émanait d'elle et déroutait les yeux et l'esprit. Elle portait son ventre gonflé sans affectation et avec une si grande simplicité que, sans les conditions exceptionnelles de la situation, on n'eût pas pris garde à son état.

La veille de Noël, Magdeleine prétendit ressentir les premières douleurs de l'enfantement. Comme on se préparait à appeler les matrones, elle révéla que son ange lui avait ordonné de se retirer seule dans un petit ermitage situé au fond du jardin et de faire ses couches sans secours et dans la douleur.

On la conduisit dans la petite maisonnette où elle s'enferma, déclarant ne point vouloir de lit et se contentant d'une maigre botte de paille pour tout grabat. Elle défendit qu'on vînt, quoi qu'il pût arriver, affirmant que les anges et les saints lui avaient promis de l'assister et lui avaient interdit d'accepter aucune autre aide.

La communauté entière décida de se mettre en prière et de ne point s'interrompre jusqu'à l'issue de l'événement attendu.

Magdeleine resta enfermée toute la nuit, puis la journée de Noël, puis encore la nuit suivante. On ne la vit apparaître que le 26 au matin. Ce qu'elle raconta était inouï.

Peu après sa claustration, à minuit, elle avait accouché d'un magnifique enfantelet. Bien qu'il fît très froid, l'air de la retraite où elle s'était réfugiée s'était subitement échauffé, si bien que le petit corps n'avait point eu à souffrir de la basse température qui régnait au dehors. Souriant et sans avoir poussé un cri, il avait tendu vers elle de beaux petits bras potelés. Encore qu'elle n'eût aucune chandelle, le corps de l'enfant irradiait une telle lumière qu'elle y voyait comme en plein jour. Elle s'était aperçue à ce moment que ses cheveux avaient poussé subitement et étaient devenus si longs qu'elle avait pu, avec eux, envelopper complètement l'enfant, qui reposa ainsi dans le plus doux des vêtements. Même elle avait observé avec stupeur que ses cheveux, qui étaient plus noirs que l'aile du corbeau, étaient subitement devenus blonds. Elle avait été si surprise que pour s'assurer de la réalité du phénomène elle en avait coupé une longue mèche. Pendant toute la journée de Noël elle avait doucement bercé l'enfant-dieu dans ses bras en répétant :

Filius meus tu es, ego hodie genui te.

Pas une fois le bambin n'avait crié. Au contraire il avait joué, s'amusant à passer ses doigts menus dans la miraculeuse chevelure. Magdeleine l'avait nourri de son sein, puis la nuit suivante elle s'était endormie, son précieux fardeau dans les bras. Au réveil, elle s'était retrouvée seule couchée sur la paille. La température était redevenue froide. L'enfant avait disparu et sa chevelure avait repris sa taille et sa couleur ordinaires.

Comme ce récit laissait confondu, elle montra pour preuve de ce qu'elle alléguait la mèche blonde qu'elle avait coupée et qu'elle avait retrouvée à terre. Chaque nonne en voulut avoir quelques brins pour les conserver en manière de relique. Magdeleine, en outre, découvrit sa poitrine et fit observer que la pointe de ses seins portait de légères crevasses comme celles d'une femme qui a allaité. Les matrones, appelées en hâte, confirmèrent le fait et, poussant leur examen plus avant, affirmèrent que la clarisse portait toutes les marques extérieures d'un accouchement récent à l'exception de la principale, puisqu'elles devaient constater la virginité incontestable de l'intéressée.

Le caractère miraculeux de ces événements ne put donc plus être révoqué en doute par personne et le bruit de ce nouveau prodige se répandit, attirant au monastère où était né le fils de Dieu un afflux extraordinaire de dons.

Trois jours après la Noël, un archange apparut à Magdeleine et lui dit que, pour marquer d'une manière exceptionnelle le souvenir de l'accouchement, l'Eternel avait permis à soixante âmes de sortir du purgatoire et de gagner le ciel.

On chanta un *Te Deum*.

Pourtant, quelques personnes murmuraient encore. Peut-on empêcher absolument les médisances ? Certains voulaient douter contre toute évidence. Un moine obtint de l'abbesse l'autorisation de faire une expérience qu'il jugeait devoir être décisive. Alors que Magdeleine était en extase, il s'approcha et planta roidement deux longues épingles l'une dans le pied, l'autre dans la main de la miraculée. Le corps de la patiente ne manifesta ni un soubresaut ni même un frémissement. Elle demeura dans un état d'insensibilité absolue. Lorsqu'on retira les deux épingles qui étaient restées fixées assez longtemps, des gouttes de sang vermeil s'échappèrent des blessures.

Quand elle sortit de son ravissement et fut interrogée, Magdeleine, à laquelle on révéla ce qui avait été pratiqué, affirma qu'elle n'avait rien senti.

IV

La dernière tentative qui fut faite pour discuter la réalité de la mission de Magdeleine provint d'une tourière qui raconta que des novices portaient secrètement de la nourriture à Magdeleine. Depuis onze ans, la clarisse n'avait officiellement pris aucune nourriture, sans pour cela avoir montré le moindre dépérissement. Devant une accusation si formelle, l'abbesse avait cru devoir opérer une vérification. Elle décida donc d'exercer une surveillance étroite et, pour la rendre efficace, ordonna que Magdeleine vécût en recluse dans l'ermitage isolé où elle avait naguère accouché. Les volets en furent cloués et deux moines furent chargés de faire sentinelle au dehors et d'empêcher toute relation entre la religieuse et aucune personne de l'extérieur.

Le surlendemain, on découvrit avec surprise que Magdeleine n'était plus dans sa retraite ; on la chercha et on la découvrit endormie assez loin, dans une autre partie du jardin, auprès d'un réservoir. Lorsqu'elle s'éveilla, elle révéla qu'elle avait été transportée là par saint François et saint Antoine. De fait, les moines gardiens affirmèrent qu'elle n'était pas sortie par la porte dont ils assuraient la surveillance, et les volets n'étaient pas décloués. Comme la maisonnette n'avait pas d'autre issue, il fallut bien convenir du caractère miraculeux de son évasion.

Une preuve nouvelle, venue cette fois du dehors, acheva de confondre les incrédules impénitents. A l'autre bout de la ville, un prêtre procédant à l'exorcisme d'une possédée et interrogeant un démon du nom de Sabaoth, eut la fantaisie de lui demander, dans un moment où il paraissait vouloir se rebeller, s'il serait aussi audacieux en présence de Magdeleine de la Croix. Le diable répondit aussitôt par de grandes injures et s'éleva contre l'idée d'une pareille confrontation. Il ne pourrait résister, révéla-t-il, Magdeleine étant une sainte depuis le temps déjà lointain de sa conception.

Une pareille attestation venue d'une source inattendue sous le contrôle d'un exorciste ne pouvait pas laisser de prise au doute.

La félicité de Magdeleine ne se démentit jamais pendant ces longues années. Ceux qui avaient été les plus rétifs pour

admettre la réalité des manifestations surnaturelles qui accompagnaient chacun des moments de sa vie durent désarmer. Jamais on ne trouva la moindre défaillance dans la fermeté de sa foi, l'humilité de son caractère et la dignité de ses propos. Elle était l'honneur de son monastère, servant presque, bien qu'elle s'en défendît, de simulacre vivant de la sainteté.

Au physique, elle était une belle jeune femme, harmonieuse de formes. Bien que sa naissance fût obscure, elle avait un port d'une noblesse qui pouvait faire envie aux mieux nées. Tout en elle était de juste proportion, à l'exception des deux doigts qui n'avaient jamais grandi et qui avaient conservé, sans être difformes, la dimension de doigts d'enfant.

Tout le monde la révérait et partout on la donnait en exemple. Deux fois les professes se proposèrent de la nommer abbesse. Deux fois elle refusa, s'opposant de toutes ses forces à une pareille élévation. Elle se jugeait trop indigne et craignait que les obligations que lui imposerait cette dignité portassent préjudice aux exercices de continuelle piété auxquels elle entendait consacrer tout son temps. Elle faisait observer que souvent elle perdait la notion du présent au cours de ses extases et qu'il lui faudrait en conséquence manquer quelquefois à certaines obligations impérieusement commandées. En vain on lui avait répondu que le vicaire pourrait la seconder, elle ne se départit jamais d'un refus formel.

Certains avaient cru discerner là un semblant d'orgueil. De fait, Magdeleine jouissait d'une bien plus grande réputation que l'abbesse. Elle tenait, à la vérité, le même rang qu'ont pu tenir les plus augustes des protectrices de monastères. On n'entreprenait rien sans lui demander avis. Le couvent lui devait sa célébrité et sa richesse. Elle était comme la sainte tutélaire de la communauté. Ne devait-on pas tenir un compte aveugle de ses avis puisqu'elle ne parlait jamais que sous la dictée des habitants du céleste royaume?

Au surplus, les miracles se multipliaient. Un jour qu'elle portait des œufs, deux tombèrent sur le pavé sans se briser. Il semblait qu'une continuelle protection de la Providence s'étendait non seulement sur elle, mais sur tout ce qui l'approchait. Ce n'étaient plus seulement les vivants, mais les morts qui imploraient son intercession. Une nuit, vers minuit, on entendit sonner le glas. Magdeleine sortit de sa cellule en criant, sans tenir compte de l'obligation du silence : « Dieu le pardonne ! » et elle courut à la chapelle où elle demeura longtemps prostrée. Elle expliqua ensuite qu'elle avait reçu la visite de l'âme d'un homme qui venait de trépasser et qui la suppliait de plaider en sa faveur au tribunal suprême. Elle affirma qu'elle avait obtenu satisfaction et lui avait évité l'enfer. Sans doute la chose se sut-elle dans l'autre monde, car souvent, à partir de ce moment, les défunts vinrent s'entretenir avec elle. Elle s'alarmait pour eux, mais était, par eux, très exactement tenue au courant des événements de l'au-delà. C'est ainsi qu'elle put annoncer la sortie du purgatoire de certaines personnes qu'elle désigna nommément.

Elle nourrissait un si grand amour pour son prochain et avait un si grand désir, par esprit de sacrifice, d'attirer sur elle toutes les disgrâces du monde, qu'elle fut exaucée et devint percluse.

Pendant quelques semaines, elle se traîna misérablement, remerciant le ciel de son infortune et ajoutant encore à ses douleurs, notamment en portant dans le cloître, au réfectoire et dans le jardin une lourde croix sous le poids de laquelle elle paraissait devoir succomber.

Déjà quelques-unes pensaient qu'elle ne survivrait pas longtemps, lorsqu'un jour, arrivant à vêpres et marchant presque sur les genoux, elle poussa trois grands cris et se releva guérie.

Bien que la clôture fût très strictement gardée, beaucoup de nouvelles qui venaient du dehors y pénétraient aisément. La présence de Magdeleine de la Croix dans le couvent avait élevé si haut la réputation des filles de Sainte-Claire de Cordoue qu'on les venait consulter en toutes occasions ; elles étaient mieux au courant des choses du monde que si elles ne l'avaient pas quitté. Ainsi prirent-elles une grande part à la transformation de la cathédrale. Depuis la conquête de Cordoue, le culte était célébré dans la vieille mosquée des Maures, ce qui paraissait à beaucoup de chrétiens parfaitement inconvenant. Sur les murs, les arabesques portaient encore des inscriptions tirées du livre de Mahomet. Depuis longtemps on avait proposé de démolir au moins partiellement le monument des infidèles et de reconstruire un édifice plus digne du Seigneur, puisque spécialement bâti à son intention.

L'archevêque Alonzo Manrique s'était déclaré d'accord et avait approuvé les plans nouveaux. Les membres de l'Ayuntamiento, qui admiraient beaucoup le style mauresque, s'élevèrent avec force contre la prétention de leur prélat et menacèrent de mort quiconque oserait porter la main sur l'édifice.

Magdeleine de la Croix prit résolument parti contre l'Ayuntamiento. Elle soutint qu'il était scandaleux de célébrer la sainte messe dans un temple construit par des suppôts de Mahomet et qu'on devait se hâter de démolir un édifice dont l'aspect même était un outrage pour les catholiques. Le chapitre en appela à l'empereur Charles-Quint et invoqua grandement l'autorité de Magdeleine. Il pensait qu'il ne mettrait pas en vain son nom en avant. Déjà l'empereur savait quel prix il fallait attacher à ses avis.

Avant la révolte des comuneros, elle avait prévenu le souverain, un peu négligent et surtout préoccupé de son élection à l'Empire, qu'une insurrection allait éclater et des dangers qu'elle ferait courir à la couronne. C'est sur son avertissement qu'il était revenu en hâte, avait débarqué le 16 juillet 1522, accompagné de quatre mille lansquenets, et dompté l'émeute. Il n'avait point oublié ce service, et lorsque le chapitre présenta sa demande de démolition de la cathédrale appuyée de l'avis de la clarisse, il donna l'autorisation.

Ainsi, à partir de 1523 commencèrent de grands travaux auxquels on obligea à travailler des musulmans et des juifs porteurs d'un insigne distinctif pour qu'on pût s'écarter de leur passage. Malgré l'opposition de l'administration municipale, on éventra tout le centre de l'édifice dont une partie, soutenue par soixante colonnes, disparut.

L'année suivante Magdeleine eut une vision si importante qu'on la transmit aussitôt à Charles-Quint. Elle avait appris par saint Jérôme que prochainement le roi de France, François I^{er}, serait fait prisonnier. La prédiction se trouva bientôt réalisée et lorsqu'il fut question de relâcher le captif après signature d'un traité et paiement d'une rançon, Magdeleine fut encore avertie surnaturellement d'un événement encore plus imprévisible. Elle annonça que le roi de France, veuf de Claude de France depuis deux ans, épouserait Eléonore d'Autriche, veuve elle-même depuis 1521 d'Emmanuel le Fortuné, roi de Portugal. Eléonore d'Autriche étant la propre sœur de Charles-Quint en même temps que sa belle-mère puisqu'elle avait épousé le père de la femme de son frère, il pouvait s'ensuivre de grandes difficultés politiques. Cette prophétie, qui fit hausser les épaules à quelques initiés, devait pourtant se réaliser de point en point quatre ans plus tard, après

le traité de Cambrai,

Personne maintenant ne doutait plus. Magdeleine était trop avertie de tout pour qu'elle ne fût pas une de ces inspirées que l'histoire illustre et glorifie. Ceux qui avaient de l'imagination affirmaient que parfois autour de sa coiffe on voyait déjà briller une auréole. Le fait fut pourtant dénié et manque de certitude.

Elle était si évidemment comblée par le ciel de tant de grâces qu'il lui fallait se défendre contre ses sœurs qui n'étaient pas loin de faire d'elle un objet de dévotion. Il arrivait souvent lorsqu'elle se lavait les pieds que l'ardeur de la fumée qui sortait du baquet était comme celle que produit l'eau quand on y éteint des braises. La peau des ses pieds s'étant soulevée et s'en allant en lambeaux desséchés, quelques personnes parvinrent à s'en procurer des parcelles pour en faire des reliques.

Magdeleine de la Croix était plus célèbre qu'aucune autre religieuse ne l'avait jamais été de son vivant.

Sa gloire terrestre fut définitivement consacrée le 15 mai 1527.

Ce jour-là, Cordoue s'éveilla dans une atmosphère de fête. Depuis la Puerta Nueva jusqu'au Palais épiscopal, sur les façades badigeonnées des maisons où les écussons des propriétaires actuels se mariaient aux arabesques des bâtisseurs plus anciens, on avait tendu des draperies et des tapisseries. Les moins riches avaient suspendu des draps ornés de bouquets de fleurs. Dans les rues étroites se pressait une population bruyante et turbulente. Tout travail était suspendu. Les ouvriers chrétiens, musulmans et juifs occupés à la construction de la cathédrale avaient posé leurs outils. Il montait des ruelles, rendues obscures par leur étroitesse, une rumeur confuse. Derrière l'entrecroisement des grilles de fer qui saillaient des façades et protégeaient les fenêtres, les femmes se dissimulaient, observant la rue.

Nombre de gens s'étaient portés vers les remparts pour surveiller la route de Madrid et voir, les premiers, le spectacle attendu. Depuis des semaines on annonçait la venue des messagers de l'Empereur. De jour en jour la date de leur arrivée avait été repoussée. Leur voyage n'avait pu cependant être retardé davantage puisqu'il devait précéder l'accouchement de la reine Isabelle qui était grosse et presque à terme.

Un nuage de poussière montant à l'horizon avertit enfin que le cortège approchait. Bientôt il devint visible et l'on put apercevoir de brillants cavaliers entourant trois carrosses qui amenaient les officiers de Cour.

Bruyante, la cavalcade pénétra dans la ville, les chevaux piaffants frappèrent avec bruit le sol des rues pavées de galets. Les cloches de l'Alminar construit au temps des Maures par Abd Er Rhaman sonnèrent à toute volée.

Devant la cathédrale le clergé attendait vêtu en habits de chœur. Les envoyés de Charles-Quint souverain des Pays-Bas, roi d'Espagne, empereur d'Allemagne, descendirent de voiture.

Solennellement, en procession, tandis que la foule chantait des cantiques, l'archevêque les conduisit au couvent neuf de Sainte-Elisabeth.

Ils allaient chercher la robe de la sœur Magdeleine de la Croix, fille de Sainte-Claire, dont la réputation était si grande dans la chrétienté que nul ne doutait qu'elle fût sainte déjà en son vivant.

Dans cette robe sacrée, on voulait dès sa naissance envelopper l'enfant royal qui devait naître et qui, s'il était mâle, serait baptisé sous le nom de Philippe.

En même temps on portait à la religieuse, afin qu'elle les bénît, le bonnet et la chemise qui les premiers vêtiraient le nouveau-né.

Personne ne pouvait douter que la protection de la moniale illustre n'attirerait sur l'héritier du souverain les grâces bienfaisantes du Ciel.

V

Bien qu'elle se fût toujours défendue de briguer aucun honneur, Magdeleine de la Croix ne put se soustraire à la volonté des professes qui voulaient l'élever à la dignité d'abbesse. Longtemps elle résista. Il lui fallut à la fin céder à leurs sollicitations.

Ce fut en l'année 1533.

Depuis vingt-neuf ans la vie d'austérité qu'elle menait faisait l'émerveillement du monde et on lui remontra que si elle n'avait point joui jusque là du titre, elle en avait exercé plus que les fonctions. Les abbesses qui s'étaient succédé depuis quelques années avaient pratiquement accepté sa tutelle puisqu'elles n'entreprenaient rien sans avoir recours à elle. Ainsi, lui disait-on, elle prendrait, en se laissant élire, la véritable place qui lui convenait. Au surplus on s'étonnait fort au dehors de ne point la voir tout diriger et l'on en était presque à accuser les professes de ne point avoir voulu l'élever par une manière de jalousie. Ce soupçon leur était insupportable.

En 1533, l'abbesse étant infirme, ne pouvait assurer les fonctions que lui imposait sa dignité et il fallut pourvoir à son remplacement. Beaucoup firent savoir à Magdeleine qu'elles avaient décidé de porter leur choix sur elle.

La miraculée fit observer qu'une autre candidate se présentait à leurs suffrages en la personne d'une sœur Isabelle de la Sainte-Trinité qui, outre sa grande piété, était dotée d'une grande réputation d'administratrice. Magdeleine dit qu'elle ne demandait rien et s'effacerait bien volontiers devant les qualités de cette moniale.

Celles qui lui avaient proposé de l'élire ne voulurent point démordre de leur projet et il fut procédé aux élections.

Un mois avant le jour du vote, l'élection fut annoncée à l'église avant la messe et les religieuses dirent solennellement le *Veni creator* avec cinq oraisons. Pendant les semaines qui suivirent toutes les nonnes communierent les dimanches et les jeudis. Trois fois la semaine elles formèrent procession autour du cloître, en disant le lundi les grandes litanies, le mercredi les hymnes de saint François, de sainte Claire et les antiennes des saints de l'Ordre et le samedi les oraisons de Notre-Dame.

La veille du grand jour, elles firent les prières de quarante heures devant le Saint Sacrement exposé et un moine prêcha pour rappeler aux électrices l'importance de l'acte auquel on allait procéder.

La veille on jeûna et après une communion générale le silence fut rompu pour permettre à chacune de prendre part à une conférence en commun. Le prédicateur avait rappelé combien dans ce moment la subornation prend de gravité et dit qu'elle était punie de la peine de l'excommunication.

Enfin, le jour de l'élection la vicairie plaça de bonne heure devant la grille une table sur laquelle elle avait posé des plumes et de l'encre, la liste des vocales et du papier. Après la célébration d'une messe du Saint-Esprit, les sœurs vinrent se ranger devant la grille et le supérieur leur adressa du dehors une grave allocution. On remarqua pourtant qu'il ne conserva peut-être pas l'impartialité qui est de règle car il ne put s'empêcher de faire une allusion à Magdeleine tant il doutait peu de son élection.

Les clarisses se prosternèrent et dirent le *Confiteor* pour recevoir l'absolution. On récita encore des oraisons. Puis les sœurs s'assirent. L'abbesse en fonction déclara solennellement renoncer à son office. Le supérieur prit acte de cette déclaration, conféra l'absolution des fautes et proposa aussitôt le nom de trois professes pour composer le bureau de vote. Etant acceptées, elles s'agenouillèrent devant le prêtre qui leur enjoignit sous peine d'excommunication de ne jamais révéler par signes, gestes, paroles ou écrits le vote des électrices s'il venait par aventure à leur connaissance. Elles prirent place à la table et appelèrent l'une après l'autre leurs sœurs auxquelles elles remirent des bulletins de vote.

Chacune remplit alors son billet et le déposa dans une urne en disant selon la formule prescrite :

- J'appelle à témoin que je nomme pour abbesse celle que je connais idoine et capable pour sa probité de vie et prudence à gouverner.

Quand les bulletins furent dépouillés le secrétaire se leva et dit :

- *In nomine domini, amen.* Voici l'élection canonique de l'abbesse de Sainte-Claire faite et célébrée canoniquement par les mères et sœurs vocales ici à la grande grille du monastère capitulairement et légitimement congrégé l'an de Notre-Seigneur 1533, le dix-septième jour du mois de février, en laquelle Sœur Isabelle de la Sainte-Trinité a eu sept voix ; Sœur Magdeleine de la Croix a eu quarante-quatre voix.

Elle s'arrêta un instant et continua :

- Et moi Sœur Séraphine des Cinq Plaies une des disquisitrices, en mon nom et au nom de vous toutes, qui avec moi avez convenu et consenti, j'élis et nomme la Révérende Mère Magdeleine de la Croix pour Abbesse de ce monastère laquelle a eu quarante-quatre voix faisant la plus grande partie des vocales, ainsi la déclarant canoniquement élue. *In nomine Patris et filii et Spiritus sancti. Amen.*

Le supérieur dit confirmer immédiatement l'élection et les cloches sonnèrent à toute volée pour annoncer la grande nouvelle tandis que Magdeleine se prosternait et que la communauté entière chantait le *Te Deum*.

L'élection de la nouvelle abbesse apporta peu de modifications à la vie du couvent. Magdeleine resta aussi modeste mais elle étendit seulement à toutes l'obligation de sévérités un peu inaccoutumées que, jusqu'à présent, elle ne pouvait s'infliger qu'à elle-même, faute d'être en mesure de commander aux autres.

Ses relations constantes avec les esprits lui donnaient un pouvoir terrifiant. On sait qu'elle était avertie des choses les plus secrètes, qui lui étaient rapportées par les saints ou les anges. Personne ne s'étonnait donc de la voir d'une infailliable perspicacité. Pourtant à force de vivre dans le surnaturel on s'habitue à lui et l'on prendrait tendance à en perdre le souvenir. Magdeleine empêcha qu'on pût l'oublier à la première coulpe.

Alors que chaque sœur venait faire l'aveu de fautes généralement puérides, elle interrompit les confessions avec une sorte de fureur sacrée révélant des fautes tues et dont pourtant elle avait connaissance. A chacune ou presque, elle reprocha de taire dans sa confession publique l'essentiel des actions blâmables qu'il eût fallu révéler. Un frémissement parcourut toutes les assistantes qui se crurent tout à coup au tribunal du Seigneur lui-même. Une moniale prise soudain de crainte se laissa tomber sur le sol, se roula à terre en proie à une crise nerveuse, se tordant les bras et se soulevant le corps de manière que seuls les talons et la tête touchaient les dalles et qu'elle était bandée comme un arc. Certaines ayant voulu lui porter secours, Magdeleine défendit de l'approcher et donna ordre d'attendre qu'elle se relevât seule et sans aide. L'autre criait toujours. A la fin elle se calma et se redressa comme étonnée de se trouver à terre. L'abbesse lui enjoignit, pour punition du scandale qu'elle avait causé, de se traîner à genoux autour de la salle et de faire avec sa langue un signe de croix sur le pied de chacune des religieuses présentes.

De ce jour les confessions publiques devinrent plus graves. On ne se contentait plus d'avouer de ces fautes légères et sans gravité qui sont la menue monnaie des séances de coulpe. Chacune recherchait parmi ses sentiments les plus secrets s'il n'en était point de blâmable et découvrait des gravités inattendues dans de simples velléités parfois subies involontairement. Beaucoup reconnurent ainsi des culpabilités insoupçonnées et il en résulta la révélation d'horreurs dont on pouvait se demander si elles étaient réelles ou simplement du domaine d'une imagination mise au service d'un raisonnement trop subtil. Les pénitences s'étaient aggravées avec les fautes. Aux disciplines de cordes on avait substitué des disciplines de fer agrémentées de pointes et de molettes d'éperon. Même on apporta une modification à la règle. Les lundi, mercredi et vendredi, après l'examen du soir, lorsque les nonnes se donnent collectivement la discipline, il est prescrit que la lumière doit être retirée et que le *Miserere* ne doit être commencé par l'abbesse que lorsque, dans l'obscurité, chaque moniale a joui d'un temps suffisant pour se préparer et relever ses habits. Magdeleine, pour donner plus de valeur à la souffrance et à l'humiliation qui l'accompagne, voulut que la discipline se donnât en pleine lumière et que chacune vit souffrir sa voisine pour s'encourager à souffrir davantage.

Au réfectoire où s'exécutent les pénitences des fautes, elle avait multiplié la forme des mortifications. Elle usait peu des pénitences ordinaires qui consistent à obliger de mendier sa nourriture de table en table ou de dîner à terre, prétendant que ce n'étaient là que des humiliations qu'une âme un peu fière supporte avec indifférence. Elle infligeait plutôt des peines douloureuses qui frappent la matière sensible. C'est ainsi qu'elle condamnait les pénitentes à demeurer à genoux avec des genouillères de fer garnies de six rangs de pointes ou à porter pendant la nuit des ceintures de fer également à pointes ou à se coucher sur le seuil du réfectoire pour que chaque religieuse soit obligée de poser, en passant, le pied sur le corps de la punie. D'autres fois elle obligeait une sœur à représenter pendant le repas l'*Ecce Homo*, une couronne d'épines sur la tête, un haillon de la même couleur que l'habit sur ses épaules, une corde au cou et ajoutait l'obligation de se frapper le visage avec une discipline de verges.

Malgré ces sévérités, l'amour que la communauté nourrissait pour son abbesse ne diminuait pas. Elle fut réélue en 1535 et en 1539. Elle-même en effet donnait si bien l'exemple de la vertu qu'on ne pouvait lui reprocher de la vouloir im-

poser aux autres. Le couvent, sous sa direction, avait acquis une célébrité si grande que l'on eût eu mauvaise grâce à lui reprocher sa rigueur. Sans sortir de son monastère de Cordoue, Magdeleine de la Croix était consultée de toutes les parties de l'Espagne. Elle dirigeait moins un établissement conventuel qu'une véritable chancellerie. Désireux de la connaître et de lui manifester son admiration, le cardinal Quignones, général des religieux franciscains, vint de Rome pour la visiter et le nonce du pape Don Juan Reggio eut avec elle de longs entretiens. La Reine Isabelle, femme de Charles-Quint lui avait envoyé son portrait pour que l'abbesse ne l'oublîât pas dans ses prières et le cardinal archevêque de Séville Don Alfonse Maurique, qui venait assez fréquemment la voir, entretenait avec elle une correspondance suivie dans laquelle il ne l'appelait jamais que « ma très chère fille » ou « la plus heureuse créature qu'il y ait au monde ». A l'intérieur du couvent les prodiges n'avaient jamais cessé. On vivait par l'intermédiaire de l'abbesse en relation constante avec les habitants du céleste séjour. Depuis plus de trente-cinq ans que Magdeleine était clarisse elle n'avait jamais reçu l'Eucharistie des mains du prêtre. Toujours l'hostie lui était apportée par les anges ainsi que chacune pouvait le constater par la présence du pain dans sa bouche. Aussi, à raison de sa sainteté eut-elle, révélation que saint François la dispensait de confession. Pendant plusieurs années elle ne se confessa plus.

A la vérité, si les rigueurs de la discipline qu'elle entendait imposer étaient grandes, elle en atténuait la dureté par des dérogations qui, pour n'être point canoniques, étaient du moins accueillies avec sympathie. Ainsi elle décréta qu'à raison des mortifications imposées une plus grande force physique était nécessaire et elle permit un usage plus fréquent de la viande. Même, elle ne fit pas toujours respecter l'abstinence du vendredi. Elle autorisa la rupture plus fréquente du silence et ferma les yeux sur des paresseuses ou des négligences que naguère l'on n'eût point tolérées.

Mieux encore, on comprit bientôt qu'elle nourrissait le très grand projet de réformer la règle de l'Ordre, et beaucoup envisageaient qu'une grande gloire en rejaillirait sur le monastère. Elle exposa un jour au chapitre qu'il était injurieux pour la vertu des sœurs de les obliger à ne rencontrer leurs confesseurs que séparées par une grille. N'était-ce point là supposer que leur sagesse était si fragile qu'elles dussent être défendues contre elles-mêmes alors que le corselet de foi qu'elles portaient les mettait à l'abri des tentations même. Egalement, elle ajoutait qu'il était diffamatoire à l'égard des saints prêtres de les empêcher d'entrer dans la clôture comme s'ils étaient des démons et comme s'ils n'avaient pas eux-mêmes fait vœu de chasteté. Ainsi décida-t-elle que les confesseurs auraient à l'avenir libre accès dans la clôture. De plus, parce que, disait-elle, une morte était venue une nuit se confesser à elle, elle émit la prétention de recevoir les aveux des novices et souvent, la nuit, les obligea à venir se confesser dans sa cellule.

Quelques-unes protestèrent. Parmi elles surtout Isabelle de la Sainte-Trinité qui n'avait pas oublié son échec en 1533 et n'avait au fond jamais pardonné à son actuelle abbesse d'avoir été élevée à une dignité qu'elle estimait devoir lui être plutôt dévolue. Magdeleine, qui savait la sourde hostilité nourrie par la moniale à son égard, lui avait imposé des humiliations plus dures qu'aux autres. De là une inimitié qui ne transparaissait pas, mais qui n'en était pas moins profonde et solide.

Isabelle de la Sainte-Trinité mena de longues et tortueuses intrigues. Elle se plaignait à son confesseur d'un laisser aller dans la discipline intérieure que des austérités trop féroces n'arrivaient pas à compenser. Le confesseur qui était celui de beaucoup d'autres clarisses se fit, dans le secret du confessionnal, le colporteur de ces reproches. Le mécontentement grandit. On était si habitué à voir Magdeleine en extase ou jetant des cris pendant la Consécration, qu'on n'y prenait plus garde. Ce qu'elle disait ne pouvait pas dépasser en prodige ce qu'elle racontait depuis trente ans et l'on n'attachait plus grande importance au merveilleux, pour l'avoir trop fréquemment rencontré.

Magdeleine, au surplus, fit une révélation qui causa un grand déplaisir à un certain nombre des sœurs. Elle exposa qu'à plusieurs reprises la Sainte Vierge l'avait fait lever la nuit et lui avait fait signe de la suivre dans les couloirs. Avec étonnement elle avait vu la Mère de Dieu s'arrêter devant le lit de chaque nonne, l'observer et bénir les unes, tandis qu'elle ne jetait aux autres qu'un regard de pitoyable mépris. Isabelle de la Sainte-Trinité était parmi les secondes.

Au dehors, quelques mécontentements se manifestèrent également. Quelques jeunes filles de bonne naissance ayant voulu entrer en qualité de novices, Magdeleine s'y opposa, prétendant qu'elles manquaient à la première condition qui est de n'avoir pas d'ascendance juive. Elle disait avoir eu révélation que parmi leurs grand-mères quelques-unes avaient mêlé du sang d'Israël au noble sang chrétien. Cette affirmation amena de violentes protestations dans la ville et suscita des plaintes.

Les familles ainsi diffamées ne pardonnèrent pas l'insulte, il en résulta que les efforts joints de l'extérieur et de l'intérieur amenèrent aux élections de 1542 un scrutin inattendu.

Magdeleine de la Croix n'obtint qu'un nombre de voix dérisoire. Si quelques fidèles lui restaient, toutes les autres avaient formé cabale pour élire Isabelle de la Sainte-Trinité.

Au repas, le lendemain, la nouvelle abbesse imposa à celle qu'elle avait remplacée de faire des signes de croix avec la langue sur chacune des dalles du réfectoire, et comme Magdeleine, arrivée à mi-chemin était tombée en extase, elle défendit qu'on la portât dans sa cellule comme on faisait d'ordinaire et ordonna de la laisser se dégoûter seule.

VI

La disgrâce de Magdeleine de la Croix amena dans la ville de grandes divisions et, dans l'intérieur du monastère Sainte-Elisabeth, un trouble profond.

Par un singulier détour, ceux de l'un et l'autre partis accusaient le clan auquel il n'appartenait pas d'avoir provoqué un grand relâchement. Ceux qui en tenaient pour Magdeleine observaient que les pénitences, les austérités et les mortifications si noires qui avaient été instituées par la vierge d'Aguilar avaient été tant modifiées que les clarisses menaient maintenant une vie douce, mal en rapport avec l'intention fondamentale de sainte Claire et qu'il ne fallait plus compter sur ces nonnes pour concourir au magnifique déversement de grâces qui résulte du principe de réversibilité des mérites. Les autres répondaient que les mortifications imposées par Magdeleine n'étaient que de méchantes cruautés inventées seulement par malignité et esprit de perversité et que le changement d'abbesse avait eu pour effet de ramener à la règle véritable en remettant en honneur le silence, le jeûne et l'abstinence.

Des deux côtés on discutait.

Magdeleine était demeurée, en apparence, indifférente à son changement de condition. Elle avait repris sa vie de simple moniale et souffrait silencieusement.

Pourtant, en dépit de ce qu'elle laissait apparaître, elle n'était pas aussi soumise qu'on eût pu le croire et n'avait pas pris son parti de sa déchéance. Plusieurs fois des disputes assez violentes s'élevèrent aux colloques du chapitre. Magdeleine y prenait rarement la parole, mais certaines professes y soutenaient des opinions qu'elle avait manifestement inspirées. D'obscures rancunes transparaissaient, souvent excitées secrètement par quelques confesseurs qui, n'ayant plus accès dans la clôture, trouvaient maintenant injurieux l'éloignement en lequel on les tenait.

La Révérende Mère Isabelle de la Sainte-Trinité tenait tête à ces tentatives de révolte et infligeait de sévères pénitences à celles qu'elle jugeait avoir pris parti pour l'ancienne abbesse. Dans la communauté, le nombre des partisans de Magdeleine diminuait chaque jour. Une question, pourtant bien matérielle, d'intérêts, éloignait d'elle ses meilleurs soutiens. Les dons si importants qui provenaient non seulement de toute l'Espagne, mais encore de royaumes chrétiens parfois éloignés, étaient envoyés à son nom, leurs auteurs charitables s'en rapportant à elle pour leur emploi. Toujours elle en avait remis la totalité au monastère qui, par là, était devenu si florissant et si considérable. Or, du jour où elle avait cessé d'être abbesse, Magdeleine avait aussi cessé de verser à ses sœurs les présents qu'elle recevait. Elle en faisait maintenant profiter d'autres couvents ou même des gens du dehors, ce qui augmentait sa réputation ailleurs, mais diminuait singulièrement son crédit chez les clarisses.

Autour de Magdeleine, la Révérende Mère Isabelle de la Sainte-Trinité avait établi une surveillance sévère, empêchant dans la mesure du possible qu'elle ait aucun entretien secret avec les sœurs et établissant autour d'elle un réseau d'espionnage vigilant.

Les rapports que lui firent secrètement celles qu'elle avait ainsi préposées à la surveillance de Magdeleine de la Croix lui causèrent un grand étonnement. Certaines lui dirent qu'elles avaient acquis la preuve, alors que Magdeleine affectait de rester parfois plusieurs mois sans manger, qu'elle se faisait apporter en cachette de la nourriture par une tourière aveuglément dévouée à sa personne. Une autre lui remit une petite boîte qu'elle avait trouvée dans la chambre de Magdeleine et qui contenait des hosties. La mère Isabelle se demanda si le miracle des hosties prétendument apportées par les anges n'avait pas son origine dans une supercherie. Elle fit remettre toutefois la boîte où elle avait été prise, mais après en avoir compté les pains azymes. Un nouveau compte qu'on en fit deux jours plus tard, après que Magdeleine eut, avec son cri ordinaire, communiqué miraculeusement, révéla qu'il en manquait une.

La réputation de Magdeleine de la Croix était cependant si grande que l'abbesse ne voulut pas porter à la légère une accusation qui, si elle s'était révélée controuvée, eût pris les proportions d'un sacrilège. Elle se contenta pour le présent de resserrer la surveillance.

Un jour, elle eut l'idée, tandis que Magdeleine passait dans le cloître, de faire jeter, sans qu'elle le vît, un peu d'eau bénite sur le derrière de sa robe. Magdeleine fut prise d'une subite convulsion et tomba à terre comme foudroyée. Cette expérience parut décisive à l'abbesse qui, dès lors, confia ses soupçons à son confesseur avec instruction d'en communiquer le secret au provincial.

D'un commun accord on décida d'attendre une occasion favorable. Celle-ci se rencontra vers la fin de l'année 1543.

Peu avant la Noël, Magdeleine devint gravement malade et dut rester couchée. D'abord on crut à une de ces indispositions extraordinaires comme elle en éprouvait si fréquemment et qui guérissaient tout aussi subitement qu'elles étaient venues. Pourtant son mal empira.

Depuis dix ans, elle ne s'était point confessée pour la raison qui déjà a été dite. Isabelle de la Sainte-Trinité, qui avait résolu depuis longtemps de réprimer cet errement, crut l'occasion favorable et lui envoya un confesseur. Magdeleine fut, en l'apercevant, prise de convulsions et l'on dut remettre au lendemain. Ce jour-là, le confesseur revint porteur du sacrement de l'Eucharistie pour la faire communier après lui avoir donné l'absolution. Magdeleine répondit qu'elle avait le matin même communiqué des mains de saint Michel et n'avait besoin d'aucun secours. Puis à nouveau elle entra en convulsion et, pour la fin, tomba en extase.

L'abbesse appela alors un médecin qui était en même temps un savant théologien, désireuse qu'elle était de faire examiner la malade dans le moment précis où elle était en état de ravissement. Le médecin, inspectant le corps inerte, observa que les yeux, contrairement à ce qui se produit dans les extases véritables, n'étaient point fixes, mais, dans une certaine mesure, paraissaient regarder et s'intéresser aux évolutions des personnes présentes. Il ne dit rien, se réservant de conclure après plus ample informé, et fit quelques expériences. Il piqua et pinça la patiente sans obtenir de réaction sensible. Il eut alors l'idée de tremper une aiguille dans l'eau bénite et entendit, lorsqu'il l'enfonça dans la chair, Magdeleine proférer une sourde exclamation de douleur. Dès lors il résolut d'attendre qu'elle sortît naturellement de son extase, s'assit et s'arma de patience. Après une heure, Magdeleine s'éveilla. Une grande fièvre l'agitait. Ses dents claquaient et de grands frissons parcouraient sa personne. Avec angoisse, elle interrogea le médecin et lui demanda ce qu'il pensait de son état. Le médecin se montra grandement alarmé, ne cacha pas qu'il pensait la maladie mortelle et prédit à Magdeleine qu'elle ne survivrait pas à la Noël qui devait se célébrer moins de dix jours plus tard.

Magdeleine ne montra pas la résignation dont fait toujours preuve en pareille circonstance une fille de sainte Claire. Au contraire elle parut se révolter, s'assit sur son grabat et répéta comme avec fureur

- 1544 !... Voilà bien les quarante ans annoncés !... Maudit chien, me conduiras-tu en enfer ?

Puis elle se renversa en arrière et tomba en convulsion. Le médecin appela à l'aide. Des sœurs qui se tenaient à portée de voix accoururent et voulurent maintenir la forcenée, mais celle-ci, proférant mille jurons et faisant des gestes impudiques, leur échappa. Elle sautait sur sa paille et se laissait retomber sans pourtant se faire apparemment de mal. On eût dit qu'elle était enlevée par une force supérieure qui la tenait suspendue en l'air puis la lâchait et laissait précipiter son corps comme une pierre.

L'abbesse fit appeler en hâte Don Juan de Cordoue, doyen de l'église, et le pria de procéder sur l'heure à un exorcisme. A peine le prêtre eut-il commencé à prononcer les prières que les mouvements du corps cessèrent, mais que, de

la bouche de Magdeleine, s'échappèrent des cris rauques entrecoupés de mots orduriers et d'injures.

Sans désespérer, et devinant que seul un démon pouvait s'exprimer de la sorte, Don Juan de Cordoue enjoignit à celui ou celle qui proférerait ces affreuses paroles de révéler son nom.

Ainsi sut-on que Magdeleine était possédée par un diable qui s'appelait Balban. En ricanant affreusement, Balban se vanta d'avoir jeté depuis longtemps le trouble dans le monastère, il agita de nouveau le corps de l'abbesse par de grandes convulsions, et enfin, après avoir annoncé qu'il reviendrait, poussa un cri et s'échappa. Plusieurs portes claquèrent dans le monastère. A la cuisine des casseroles sautèrent sur les tables et les fourneaux. Toutes les sonnettes tintèrent en même temps et Magdeleine revint à elle sans paraître avoir conscience des événements qui s'étaient déroulés et qu'on ne lui révéla pas. Elle était si lasse qu'elle s'endormit presque aussitôt et on la laissa seule.

Don Juan de Cordoue dressa des événements dont il avait été témoin un procès-verbal qu'il transmit au provincial, lequel éprouva un très grand embarras. Si la présence du Démon était indiscutable, la culpabilité de Magdeleine était rien moins que certaine. Il arrive fréquemment qu'une personne fort innocente soit victime des malignités du Diable et un fait de possession ne prouve aucunement une accointance véritable avec l'esprit des Ténèbres. Saül n'était pas coupable d'être habité par les démons que chassa David, et Jésus ne songea pas à punir les démoniaques de Gadara après qu'il eut fait passer les diables qui les possédaient dans le corps des porcs.

Se rappelant la vie miraculeuse de Magdeleine et sa réputation si universelle de sainteté, il hésitait à se prononcer, pensant qu'il était possible qu'elle fût une victime innocente du Malin. Désireux de se faire une opinion par lui-même, le provincial se rendit au couvent le surlendemain, après avoir, pour être certain de ne subir aucune pernicieuse influence, passé une matinée entière en oraison.

Magdeleine était toujours à demi mourante. Il s'approcha d'elle avec bonté, s'assit et demeura seul à son chevet pendant plusieurs heures. Magdeleine, qui voyait venir la mort, se prit à pleurer et fit une confession entière dont rien ne put être su. Elle reçut l'absolution, et le provincial, dans un moment où il la vit défaillir, lui administra les derniers sacrements. Quand il sortit, l'abbesse voulut l'interroger ; il refusa de répondre et partit soucieux. Ceux qui le rencontrèrent dirent qu'il paraissait avoir vieilli, que ses traits étaient tirés et que l'horreur semblait répandue sur son visage. Il était courbé comme s'il portait le poids d'une confidence si horrible qu'elle lui procurait comme un cauchemar pourtant qu'il fût éveillé.

Il avait demandé qu'on ne manquât pas de l'avertir de l'évolution du mal ressenti par sa pénitente. Avec surprise, il apprit le lendemain qu'elle se portait mieux, et le surlendemain qu'elle avait demandé à manger.

De fait, Magdeleine se rétablissait, cette fois encore, miraculeusement. Elle montrait un grand appétit, reprenait des forces à vue d'œil et parlait de retourner à la chapelle.

Le provincial résolut alors de revenir auprès de la convalescente, mais il amena avec lui le frère Pierre de Vergara par lequel il entendait faire dresser procès-verbal de la conversation. Il se présenta d'abord seul et fut bien accueilli. Magdeleine lui serra les mains, le remercia de l'assister et dit qu'elle voulait compléter sa dernière confession. Le provincial exposa à ce moment son désir de faire noter la conversation par écrit et fit entrer le religieux qu'il avait amené.

Magdeleine de la Croix jeta alors un cri d'une violence telle qu'au travers des murs il fut entendu en dehors de la clôture par des gens qui passaient dans la rue. Elle se rua sur le prêtre pour le griffer, éructant des injures, braillant des grossièretés et se livrant à d'incroyables impudicités. En même temps, sans qu'on pût en expliquer la raison, les portes de la clôture s'ouvrirent brutalement d'elles-mêmes comme si une main furieuse avait voulu les arracher de leurs gonds, la lampe à huile qui brûlait devant le Saint Sacrement s'éteignit et plusieurs professes éprouvèrent l'impression qu'on les poussait ou qu'on les battait.

Le provincial, effrayé, avait dû se retirer. Il fut arrêté par plusieurs moniales apeurées qui le supplièrent de leur venir en aide et de débarrasser le couvent de la présence de Magdeleine à laquelle, de toute évidence, il fallait attribuer la responsabilité des troubles qui bouleversaient la maison.

Le provincial promit d'aviser. Quelques heures plus tard, sur ordre de l'inquisiteur général, le cardinal Tabera, un représentant du Saint. Office entra dans la cellule de Magdeleine.

VII

L'inquisiteur qui vint interroger Magdeleine de la Croix était un homme jeune encore mais fort expérimenté. Il avait déjà instrumenté dans un grand nombre de procès difficiles et était réputé pour l'art avec lequel il savait tirer la vérité cachée au fond de l'âme des scélérats.

S'approchant de l'ancienne abbesse, il la salua bien honnêtement, s'assit et, ne révélant pas sa qualité d'inquisiteur, dit seulement qu'il était envoyé par son supérieur pour lui aide à sauver son âme, ce qui était vrai. Il avait en parlant l'aspect si naïf et montrait un visage si ingénument souriant qu'il n'inspirait pas la méfiance. Il ajouta qu'il ne voulait point confesser Magdeleine, se jugeant trop indigne pour écouter les confidences d'une femme de son importance et qu'il voulait seulement s'employer à l'éclairer sur les difficultés intérieures qu'elle pouvait éprouver. En un mot, il voulait la préparer à une confession qui serait recueillie par plus idoine que lui. Il s'excusa seulement de la prier de parler un peu fort, étant, disait-il, un peu dur d'oreille depuis qu'un flux de sang, lui étant remonté au cerveau, avait malencontreusement troublé sa faculté auditive.

Au vrai, il parlait ainsi parce qu'il avait apposté dans le couloir une demi-douzaine de nonnes avec instruction de tout bien écouter pour, par après, servir de témoins au procès.

Devant une si candide volonté de la secourir, Magdeleine fit bon accueil à son visiteur, qui lui avait pris la main et lui parlait avec une douceur maternelle.

L'inquisiteur ne manquait pas de protester de ses bonnes intentions. Il fit serment que, quant à lui, il ne répéterait jamais rien de ce qui lui serait révélé, qu'il avait personnellement trop subi de tentations, auxquelles il n'avait pu toujours échapper, pour estimer coupable quelque personne qui n'a pu se soustraire aux embûches que le diable tend sous les pas des humains.

Parlant ainsi, il appliquait le précepte de saint Augustin qui soutient qu'autre chose est de dire des faussetés et autre

chose de cacher la vérité. Il usait non de mensonge, qui est défendu en toute circonstance, mais d'équivoque qui est permise et licite comme ne répugnant ni au droit divin ni au droit humain, visant au bien de la chose publique et tendant à l'exécution de la justice.

Lors Magdeleine lui fit le plus horrible des aveux.

Lorsqu'elle avait l'âge de cinq ans, elle s'était un jour rendue aux champs et avait rencontré un personnage lumineux qui lui sembla un ange mais qui s'était aussitôt révélé comme en révolte contre le ciel, ennemi de Dieu et des saints, et capable de procurer toutes jouissances sur terre à défaut de la félicité éternelle. Il parlait si doucement que Magdeleine n'avait pas été effrayée et l'avait écouté avec plaisir.

Ce démon qui, d'ailleurs, contrairement à ce qu'on dit des esprits de cette espèce, ne montrait ni hardiesse excessive ni méchanceté apparente, avait proposé à l'enfant de la rendre célèbre, illustre, respectée et enviée de tous. Ainsi avait-il développé en elle un orgueil dont pourtant elle ne soupçonnait pas l'existence. Et aussitôt, pour justifier son pouvoir et l'engager à devenir sa servante, il avait imaginé de lui faire, à son retour à la maison, raconter une histoire qui dès le premier mot la rendrait la plus intéressante des enfants d'Aguilar. Elle avait obéi et, à sa grande surprise, personne n'avait douté de la vérité de ses allégations. Elle avait dit comment une vision lui était apparue à l'église, et tout le monde l'avait crue. Dès le lendemain chacun avait voulu la voir et l'entendre. Elle s'était bien gardée de rien dire de la vérité. Au surplus elle était tenue en laisse, dans le chemin où elle s'était engagée, par son démon qui sans cesse bredouillait à ses oreilles et l'encourageait d'une voix oui n'était perçue que d'elle mais qui l'accompagnait partout.

De ce jour, elle n'avait cessé ses relations avec le Diable et sa réputation avait grandi en proportion de son obéissance au suppôt de l'enfer.

Ainsi avait-elle appris, cultivant son orgueil, que la renommée vient moins à celle qui la cherche apparemment qu'à celle qui paraît la fuir et que c'est à force de feinte humilité et en paraissant ne se juger digne de rien qu'on acquiert tout, aucune défiance ne se trouvant éveillée.

Son diable familial la venait voir souvent lorsqu'elle était seule. Il se nommait Balban et se faisait quelquefois accompagner d'un autre démon du nom de Patonio. Tous deux plaisantaient avec elle. Ils paraissaient généralement en forme de bête : chauve-souris, coq, porc, crapaud, serpent ou mouche. Puis ils se transformaient en jeune homme ou en vieillard, tantôt beaux et jeunes, tantôt vieux et décrépits. Elle racontait ce qu'elle avait vu et entendu, nommait ceux dont elle pensait qu'ils avaient à son égard quelque aversion, et ses diables lui fournissaient des moyens de les séduire. S'ils n'y pouvaient parvenir, ils lui donnaient d'une certaine poudre qu'elle soufflait sur eux et qui les rendait lades ou les faisait mourir. Toujours sous le couvert d'une fausse religion, elle paraissait aux yeux du monde grandir en perfection, alors qu'en vérité elle s'enfonçait chaque jour davantage dans le borborygme du sacrilège.

Après quelques années, Balban lui avait remontré qu'il lui fallait un gage de sa fidélité. Il observait, non sans raison, qu'il lui avait procuré mille agréments en lui donnant le moyen d'étonner chacun et déjà de parvenir à la notoriété, mais qu'en échange il était sans garantie d'obéissance et de continuité de sa part. Elle convint qu'il avait raison et se déclara prête à lui jurer fidélité. Balban lui avait alors fait signer avec son sang un pacte écrit sur parchemin, puis lui avait touché deux doigts, disant qu'ils porteraient à l'avenir sa marque et ne grandiraient plus.

De là, expliqua Magdeleine, ces doigts qui étaient demeurés trop courts et qu'elle montra complaisamment à l'inquisiteur, qui les examina avec un grand intérêt. Elle lui fit constater qu'ils étaient insensibles et que l'on pouvait les pincer et les piquer sans qu'elle en éprouvât la moindre gêne.

Le prêtre la pressa de continuer.

L'ancienne abbesse poursuivit son extraordinaire monologue par le récit d'une supercherie étrange. Quand vint l'époque de sa première communion, Balban défendit à Magdeleine d'approcher de la Sainte Table. Il prétendait qu'en recevant le Seigneur elle échapperait à son pouvoir et qu'il ne pourrait persévérer dans l'œuvre entreprise pour la satisfaction de sa vanité humaine. De plus, il fit de grandes menaces et dit que si elle lui désobéissait il la livrerait aux juges pour être brûlée et emmènerait incontinent son âme en enfer. Comme Magdeleine objectait qu'il lui faudrait trouver un subterfuge, le diable lui en fournit un en lui indiquant de se procurer des hosties non consacrées et d'en glisser elle-même une dans sa bouche, un peu avant le moment de la communion, dans le moment où se fait la méditation quand on se tient la tête entre les mains, et que le visage échappe à la surveillance des voisins. Elle obéit. Depuis, elle avait réitéré et pouvait ainsi affirmer qu'elle n'avait de toute sa vie fait une seule communion régulière. Balban lui avait recommandé de toujours pousser des cris et de simuler des extases pour troubler le sacrifice de la messe, ce qui lui était, disait-il, particulièrement agréable.

L'inquisiteur, sur ces mots, demeura si épouvanté que, malgré son sang-froid, il ne put s'empêcher de se signer, ce qui eut pour effet de faire tomber Magdeleine dans une crise effroyable. Elle se roula sur sa couche essayant de mordre et jetant ses bras à tort et à travers. Elle insulta le prêtre qui s'aperçut alors, au changement de sa voix, que Balban était maintenant présent, parlait par sa bouche et vomissait des injures. Il attendit longtemps que l'accès fût apaisé.

Lorsque Magdeleine de la Croix eut un peu repris ses esprits, l'inquisiteur voulut renouer le fil du colloque interrompu mais la démoniaque se déclara lasse et voulut remettre l'entretien à plus tard. Son interlocuteur lui proposa alors, pour ne point perdre souvenir de ce qu'elle venait de révéler, de tout noter par écrit. Il l'engageait à signer ensuite les aveux qu'elle venait de passer. Magdeleine refusa d'une manière catégorique et se rétracta. Elle soutint, prise d'une soudaine méfiance, qu'elle n'avait rien avoué et accusa le prêtre de trahison.

L'inquisiteur qui ne s'était que trop contenu se leva et la regardant avec des yeux où luisaient les flammes de la colère, la traita de scélérate et la menaça du bûcher. Puis, ouvrant la porte, il fit entrer les sœurs précédées de leur abbesse qui, cachées et invisibles, n'avaient pas perdu un mot de ce qui venait d'être dit.

Elles paraissaient consternées. Toutes montraient un grand accablement. Une seule, la mère Isabelle de la Trinité, dont les soupçons anciens se trouvaient confirmés, paraissait satisfaite et même un peu triomphante.

En les voyant, Magdeleine de la Croix demeura confondue. L'inquisiteur les interpella pour leur demander si elles avaient oui assez clairement pour être entendues en témoignage. Elles répondirent affirmativement et l'abbesse supplia

qu'on emmenât hors du couvent une misérable dont la présence seule constituait une souillure. Sur un appel les sbires du Saint-Office entrèrent, se jetèrent sur Magdeleine et l'emportèrent de vive force. Ils se proposaient, sur l'ordre de leur chef, de l'emmener dans les prisons qui pour lors étaient dans l'Alcazar.

L'ancienne abbesse cria, rua, griffa, mais elle avait affaire à forte partie. Les sbires, habitués à l'arrestation des hérétiques et des sorciers, étaient sans douceur. Ils ne se laissèrent attendrir ni par les menaces, ni par les pâmoisons et la soulevèrent de terre pour qu'elle échappât au réconfort que pourrait lui apporter le Diable si elle touchait le sol sous lequel il demeure.

Après leur départ, la Révérende mère Isabelle fit projeter partout de l'eau bénite pour purifier la maison. Lorsqu'on approchait d'emplacements où Magdeleine s'était tenue récemment, les murs résonnaient comme si on y eût donné des coups de bélier, les rideaux se soulevaient comme poussés par le vent et certains meubles se déplaçaient, ce qui fut pris pour une preuve évidente du mécontentement du Diable et de sa fuite.

Dès le lendemain, le Grand Inquisiteur ordonna d'instruire le procès de la célèbre clarisse.

Parmi tous les étonnements qu'éprouvaient ceux qui apprenaient les circonstances de l'affaire, un seul point demeurait obscur et inexplicable. Pourquoi Magdeleine, qui était aujourd'hui âgée de cinquante-sept ans et qui depuis cinquante-deux ans était la servante du Démon, sans que personne eût pu le soupçonner, avait-elle tout à coup jeté le masque et passé des aveux auxquels rien, semblait-il, ne l'obligeait ? On croyait peu à une conversion subite et on ne comprenait pas son changement si prompt d'attitude dans le moment où elle avait pourtant une gloire tant incontestable que les soupçons qu'on aurait pu avoir seraient demeurés sans écho.

Le premier interrogatoire porta plus précisément sur ce point et l'on eut bientôt une explication complète.

Alors que les œuvres divines portent l'empreinte de l'éternité et de l'infini, celles du démon sont toujours limitées dans le temps ou dans l'espace. Ainsi n'est-il point sur la terre de pacte avec le Diable qui ne connaisse de terme. Lorsque poussant Magdeleine à entrer en religion Balban lui avait promis de lui procurer une réputation de sainteté telle qu'elle dépasserait celle qu'aucun saint n'avait eue de son vivant, il lui avait garanti une renommée qui la rendrait conseillère des rois, des empereurs et des prélats, mais il avait ajouté qu'elle ne jouirait de cette orgueilleuse félicité que pendant un espace de quarante années.

Entrée au couvent en 1504, elle avait vu sa célébrité s'établir, son pouvoir grandir, sa gloire s'étendre jusqu'en 1542. Puis, peu à peu, tout avait décliné. Elle avait senti chanceler son édifice. Autour d'elle le vide s'était fait et elle avait senti naître les soupçons.

Brusquement, dans les derniers jours de l'année 1543, elle était tombée malade, avait cru mourir, s'était rappelé le délai de quarante ans qui allait bientôt expirer. Prise d'une crainte frénétique de l'enfer, elle avait eu hâte de se livrer à une confession complète. Balban avait voulu interrompre cette trahison. Elle avait parlé quand même, pressée d'obtenir son pardon, soucieuse de sauver tardivement son âme. Ainsi elle s'était livrée, dans la désespérance, en proie aux affres de la mort.

On crut communément que son mal lui était un suprême avertissement de Dieu, car elle guérit soudainement après sa première confession.

Le terme de son pacte avec le Diable était révolu. Magdeleine avait été arrêtée le 1^{er} janvier 1544.

VIII

Le procès de Magdeleine de la Croix fut mené activement. Presque chaque jour elle subissait des interrogatoires. Souvent ceux-ci étaient interrompus par les cris et les convulsions, Balban ne manquant pas de posséder l'ancienne abbesse, de parler par sa bouche, de troubler les audiences et d'essayer par tous les moyens en son pouvoir d'empêcher la vérité de se découvrir.

Dès que la présence du Diable était constatée, on procédait à des exorcismes. Le corps de la pénitente devenait alors un champ de bataille où les coups, qu'on portait au suppôt de l'Enfer, causaient de terribles soubresauts.

On profita des moments où on tenait le Démon à merci pour l'interroger à son tour. Ainsi apprit-on qu'il était un séraphin, maître de plusieurs légions et particulièrement préposé à causer du trouble dans les monastères. On lui fit avouer des méfaits anciens. Notamment il dénonça son action perfide sur des nonnes décédées depuis de longues années et qu'on n'avait jamais soupçonnées de magie. La mort empêchant la justice de pouvoir s'exercer, on voulut du moins sévir pour l'exemple. En conséquence on déterra les misérables dont les ossements furent jetés au feu.

Ce n'est que le 22 juillet, jour de la Sainte-Magdeleine, qu'un événement extraordinaire changea complètement l'ordre des interrogatoires. A l'exorcisme auquel on procéda ce jour-là, Balban révéla qu'il partait pour ne plus jamais revenir. C'était, en effet, jour pour jour, le terme de la durée du pacte de quarante ans. On avait, en 1504, admis Magdeleine au couvent le jour de sa fête onomastique et le diable, aux termes de son accord, n'avait reçu pouvoir que jusqu'au 22 juillet 1544. Passé ce jour, il perdit toute action sur l'ancienne abbesse qui, dès lors, put être interrogée posément, sans que rien vînt troubler ses révélations.

Délivrée de l'emprise du démon, elle se montra repentante. Elle comprenait enfin l'étendue de sa faute, montrait une contrition parfaite et suppliait qu'on l'envoyât vite au supplice pour purger la terre de ses crimes. Posément on la contraignit à tout avouer et à ne rien cacher des mauvaises actions dont elle avait été l'instrument volontaire et pernicieux.

Elle confirma d'abord complètement tout ce qu'elle avait dit lors de sa première confession puis compléta par le récit de ses sortilèges depuis cette époque.

Lorsqu'elle était devenue nubile, Balban s'était livré à une affreuse manifestation. Alors qu'il n'était jamais apparu à la fillette que sous des formes, dignes sans doute d'inspirer la crainte et le dégoût mais qui se transformaient toujours, pour conclusion, en la vision réconfortante d'un homme jeune, beau et bien fait, il se révéla un jour sous un aspect effrayant. Tandis que Magdeleine, dans sa chambre, l'attendait une nuit comme à l'ordinaire, un grand vent souffla dans la chambre et l'enfant eut l'impression d'avoir devant les yeux un brouillard luisant d'une couleur rousse qui se condensa et prit la forme d'un grand homme velu et flamboyant. Magdeleine ne reconnut pas, en ce personnage, son démon familier. Elle

cria : *Jésus !* et s'enfuit. La nuit suivante, cependant, la même apparition se renouvela. De nouveau, elle voulut s'éloigner en courant, mais le diable, cette fois, lui barra la route. Il semblait en grande fureur et lui fit de violents reproches. Pour la retenir, il la prit par l'épaule, la souleva au-dessus de la terre et la laissa brutalement retomber écroulée sur le pavé. Sa main brûlait comme le feu. Magdeleine ne put crier, car elle eut l'impression qu'elle avait comme une boule qui lui obstruait la gorge.

Elle fut bien obligée alors de regarder plus complètement celui qu'elle voulait fuir et qui se présentait à elle dans un état d'impudicité qui ne peut se décrire.

Il avait des jambes de bouc, un torse d'homme et un visage de faune. Sur sa tête, deux cornes s'élevaient tordues et pointues comme si elles lançaient un défi au Ciel. Il ricanait. Sa bouche ouverte sous un nez camus montrait une mâchoire demi-édentée. Il était affreux à voir et semblait frémissant de volupté.

A Magdeleine toujours pantelante il expliqua que l'heure était venue d'être sa femme et qu'il fallait qu'elle se donne à lui sur-le-champ. La jeune fille ne répondait toujours pas et tremblait de tous ses membres. Il lui révéla alors qu'elle ne devait rien craindre, que ses rencontres avec lui ne l'empêcheraient point de conserver sa virginité intacte en apparence aux yeux des hommes et qu'elle aurait la faculté d'embrasser la vie monastique tout en conservant la satisfaction de pouvoir jouir avec lui, en secret, de tous les plaisirs qu'il lui serait possible d'imaginer. Balban ajouta encore que la réputation de sainteté qui lui était promise croîtrait à proportion des horreurs qu'elle pourrait perpétrer avec lui.

Magdeleine sentit chavirer sa pensée, sa volonté, devint dolente mais elle perçut, dans son trouble, que le diable la prenait dans ses bras et la serrait comme dans un étau. Le démon en même temps se transformait, reprenait le visage sous lequel elle était accoutumée à le voir et c'est à un jeune homme délicieusement beau qu'elle s'abandonna en fin de compte et se donna sans réticence.

Depuis ce temps, elle n'avait cessé de recevoir la visite de l'esprit incube. Presque chaque nuit il se glissait près d'elle, l'induisait en abominables tentations et enfin lui procurait d'ineffables mais ignobles satisfactions.

Magdeleine avait ainsi vécu plusieurs années, mentant effrontément à son confesseur auquel elle ne révélait rien de vrai, bafouant, à l'intérieur d'elle-même, toutes les choses sacrées, jouant une infâme comédie au lieu de communier saintement, vivant en perpétuel état de péché mortel et obtenant, pour récompense, des joies terrestres qui lui gonflaient la vanité.

C'est quand elle eut dix-sept ans que d'un commun accord les deux complices convinrent du pacte de quarante ans, dans le moment même où elle allait entrer au couvent. A l'âge où était alors la jeune fille, un délai de quarante ans lui paraissait l'équivalent de l'éternité. Elle n'imaginait pas qu'un si grand nombre d'années pût jamais être atteint et n'en concevait pas l'échéance.

Avant d'entrer au monastère de Sainte-Elisabeth des Anges, Magdeleine avait reçu de son guide les dernières instructions. C'est par la feinte humilité qu'elle atteindrait les plus complètes satisfactions d'orgueil et qu'elle arriverait à la satisfaction de son incommensurable ambition. Plus elle paraîtrait fuir les hommes, plus les honneurs lui écherraient. Au surplus, comme il lui faudrait s'infliger, apparemment, des supplices et endurer de grandes douleurs corporelles pour affecter une austérité rare, Balban lui confia le secret du charme de taciturnité qui empêche de sentir les souffrances et ôte la tentation de révéler la vérité aux confesseurs. Ce sort est composé du cœur d'un enfant non baptisé et assassiné, desséché et réduit en poudre, laquelle poudre on éparpille sur le corps et frotte pour la faire pénétrer dans tous les pores. Aussi se riait-elle intérieurement de l'admiration qu'on éprouvait pour elle lorsqu'elle s'infligeait de dures mortifications. A la vérité, elle ne sentait rien et passait à travers les plus rudes tourments sans jamais éprouver la moindre douleur.

Le Diable lui procurait aussi des extases extrêmement utiles, mais dont elle avait fourni, pendant toute sa vie, une fausse interprétation.

Tout était inexact des visions qu'elle décrivait au sortir des ravissements que le démon lui imposait pour un tout autre objet que de lui montrer Dieu, les anges et les saints. Tous les démonologues savent qu'il est possible à l'esprit du mal d'assoupir les hommes et de les mettre en état de fausse extase pendant laquelle, enseigne, entre autres, Bodin, l'âme sort du corps et se promène en divers lieux. Par ce moyen, Balban permettait à Magdeleine de pouvoir décrire ce qu'elle avait vu au cours de ses voyages spirituels et ce que pourtant personne ne pouvait imaginer qu'elle pût avoir réellement vu. Souvent le Diable la transportait, en âme seulement, au couvent des franciscains, lui permettant d'assister aux séances du chapitre ainsi qu'aux entretiens les plus secrets du provincial et de révéler ensuite ce qu'elle avait entendu en affirmant, toutefois, qu'elle devait cette connaissance aux seules confidences de saint Jérôme, saint François ou saint Dominique.

Si on la piquait ou la pinçait dans le moment où son âme était absente, le charme de taciturnité ne lui était même plus nécessaire, puisque son esprit, qui seul ressent la souffrance du corps, était hors d'elle.

Parfois, l'extase ne suffisait pas pour permettre à Magdeleine ses voyages prodigieux. Il était arrivé à plusieurs reprises que Balban l'enlevât réellement de corps et la transportât à des distances considérables. Un jour, il l'emmena ainsi jusqu'à Rome, qu'elle put décrire à l'inquisiteur, bien que, apparemment, elle n'y fût jamais allée et elle raconta qu'elle y avait reçu la communion de la main d'un prêtre en état de péché mortel. Lorsqu'elle parlait ainsi, réellement, du couvent et restait à l'occasion un ou deux jours absente, le compagnon de son diable, Patonio, prenait sa forme, son aspect et son vêtement et la remplaçait aux yeux de la communauté jusqu'à son retour.

C'est ainsi qu'elle avait été transportée également au Portugal et jusqu'au Mexique, et avait pu, bien qu'on crût qu'elle n'avait pas quitté Cordoue, raconter ce qui se passait dans ces régions éloignées.

Au demeurant, pour entretenir la continuelle croyance, en laquelle il fallait que Magdeleine fût tenue, d'une protection miraculeuse, Balban multipliait de petites jongleries plus innocentes mais qui trompaient un chacun.

Le prodige des œufs tombés sur le pavé, sans se casser, provenait de ce que le Diable les avait soutenus de la main pour les empêcher de heurter le sol et les avait posés à terre sans rudesse. Une autre fois, une personne qu'elle nomma, lui ayant demandé du poisson parce qu'on ne trouvait pas de marée, elle dit qu'elle allait en demander à Dieu. En vérité, elle s'adressa à Balban, qui prit plusieurs poissons dans le réservoir du couvent et les porta subrepticement chez elle

qui avait fait la demande et qui proclama, n'ayant pu s'expliquer la présence subite de carpes dans un plat, qu'il ne pouvait s'agir que d'un nouveau et exceptionnel miracle. Au surplus, cette personne, après en avoir mangé, dit qu'il était impossible qu'ils ne fussent pas du paradis terrestre, tant ils étaient bons et savoureux. Les menus prodiges ne tendaient qu'au maintien de l'erreur et n'avaient pas d'autre portée.

Magdeleine n'avait pourtant pas cessé d'entretenir avec Balban des relations charnelles et elle dévoila que lorsqu'on l'entendait, seule dans sa cellule, gémir et se débattre, c'est qu'elle recevait sa visite et se donnait à lui avec fureur.

Pour la nourriture, le Diable lui apportait, en tapinois, de la viande chaque jour, sans respecter même le Vendredi Saint, si bien que pendant de longues années elle avait pu faire croire qu'elle se nourrissait seulement de la sainte Eucharistie, ce qui était, après explication, un mensonge évident.

Ainsi, Magdeleine avait pu, au cours des temps, faire illusion et tromper chacun. Elle portait parfois des stigmates que le Diable lui avait provoqués, mais qui étaient, en réalité, superficiels, et le sang qu'elle était censée en étancher n'avait souvent qu'une source honteuse.

Plusieurs points, qui demeuraient obscurs, furent éclaircis. La grossesse et l'accouchement secret de Magdeleine, en 1518, posaient une énigme qui restait sans réponse. L'ancienne abbesse expliqua qu'elle avait cru elle-même être grosse du Diable et que pendant neuf mois elle avait vécu dans la crainte d'un scandale. Le jour de l'accouchement, ayant obtenu d'être laissée seule, il était sorti de son ventre un grand vent et elle avait vu, sur le sol, une grosse chenille pointue qui s'était muée en Balban et l'avait possédée en manière de jeu, tandis qu'il lui avait poussé des cheveux blonds dont elle avait conservé une mèche.

De même, lorsqu'elle avait été enfermée dans l'ermitage et gardée par deux moines, c'est Balban qui était venu la délivrer. Pour cet effet, il s'était, ainsi que Patonio, déguisé en frère franciscain, avait surnaturellement décloué les volets et lui avait tendu la main pour lui permettre d'enjamber la fenêtre et regagner sa chambre.

Tous les prodiges, tous les prétendus miracles se trouvèrent expliqués l'un après l'autre et il ne demeura aucun mystère relativement aux faits surnaturels qui, depuis si longtemps, avaient troublé le monastère.

Tout se trouvait réduit à des sortilèges ressortissant à la compétence ordinaire de la magie et qui, comme tels, ne pouvaient plus surprendre des inquisiteurs rompus à la connaissance des maléfices du démon.

IX

L'instruction du procès étant close, le grand inquisiteur ordonna de passer au jugement de l'affaire. Il y fut procédé le 3 mai 1546.

Pour la circonstance on avait réuni les inquisiteurs apostoliques des villes et diocèses de Cordoue et Jaen, de la municipalité de Cozorla, de la cité de Leija et de la ville d'Estapa autour du docteur Oliva, juge ordinaire de la Foi. Le licencié Matienco faisait office de procureur fiscal.

Bien que Magdeleine n'eût alors que soixante et un ans et que, jusqu'à son arrestation, elle eût conservé une étonnante jeunesse, elle apparut vieillie et brisée. On eût dit que le Diable, qui l'avait conservée agréable pour son usage, l'avait brusquement flétrie en l'abandonnant. Dès qu'elle comparut, elle se jeta à genoux et proféra qu'elle ne demandait aucune grâce mais suppliait seulement les seigneurs inquisiteurs de la livrer vite au feu dévastateur. Les flammes, disait-elle, pouvaient seules la purifier assez pour la sauver d'une damnation que toute sa vie sacrilège ne lui avait fait que trop mériter.

Le tribunal ne laissa rien paraître de ses sentiments et lui ordonna, pour le moment, de réitérer ses aveux sous serment, en précisant qu'elle parlait librement, en dehors de toute gêne, sans qu'il lui fût fait aucune violence et en connaissance de cause.

Magdeleine prêta serment et répéta la série de ses incroyables impostures et de ses exécrables sortilèges. Lorsque, parfois, effrayée elle-même de ses crimes, elle marquait quelque hésitation, ses juges l'exhortaient à persévérer dans sa contrition et à ne point ralentir. Ils lui remontraient que le seul espoir qui lui restait d'assurer son salut était de ne rien omettre des attentats qu'elle avait pu commettre.

Pendant plusieurs heures, soutenue du geste et de la voix par son confesseur, qui se tenait près d'elle, elle énuméra ses scélératesses et à la fin, au dernier aveu, tomba sur le pavé, sanglotante et à demi morte.

Les juges délibérèrent longuement. Quelques-uns opinèrent pour la mort exquise, mais d'autres firent observer que, par un curieux détournement, les crimes de Magdeleine n'avaient nui qu'à elle et semblaient avoir directement servi les desseins de la Providence.

S'il est vrai, en effet, que le Diable est un grand menteur, et qu'il ne peut qu'induire au mal, il semblait que ses perversités, en la circonstance, s'étaient tournées contre lui-même. S'il avait perverti l'âme et le corps de Magdeleine, son pouvoir maléfique s'était limité à la seule démoralisation de son alliée. En voulant troubler l'âme des professes du couvent des Clarisses, il n'était parvenu qu'à exalter leur foi. Dissimulant ses véritables fins, il leur avait fait attribuer ses prestiges à la volonté divine et avait augmenté ainsi leur confiance en la sainte religion.

Pour conclure, Satan avait été joué et ne pouvait s'enorgueillir d'aucun triomphe puisque celle-même qui avait été pendant de si longues années sa servante échappait aujourd'hui à son autorité.

En faveur de ces circonstances exceptionnelles, le tribunal de l'Inquisition pencha pour l'indulgence et jugea qu'à raison de son âge, de ses infirmités, de la qualité de sa personne et de l'ordre auquel elle appartenait, à raison aussi de ses aveux spontanés, de ses larmes et de son repentir d'avoir offensé Dieu, notre Seigneur, en considération, pour tout dire, des fins auxquelles visait sa vanité et son ambition souveraine d'être tenue pour sainte, il lui serait fait grâce de la vie. Le jugement précisa aussi que cette décision lui était dictée par le fait que sa première erreur lui avait été imposée alors qu'elle était en bas âge et incapable encore de discerner exactement le bien du mal.

Ainsi, les juges, confiants dans la miséricorde et la bonté de Dieu, qui devait lui pardonner et la corriger, prescrivirent seulement qu'elle se rendrait en pénitence à la grande église de Cordoue, sous le voile noir de la religieuse professe avec un bâillon sur la bouche, une corde de sparte au cou, un cierge de cire en main et que là, elle resterait exposée sur

un échafaud tout le temps de la grand'messe, du sermon de la foi et de la lecture de la sentence. Elle devrait ensuite abjurer *de vehementi*, en forme, ses erreurs.

Après un préliminaire, il fut prescrit de lui donner l'absolution pour le plus grand assainissement de sa conscience et de la conduire dans un monastère de Sainte-Claire, hors la ville. Le jugement organisa sa vie à venir dans sa nouvelle demeure. Elle serait inéligible à un office quelconque et privée du droit de vote. Elle ne pourrait, pendant trois ans, porter le voile noir et marcherait toujours la dernière au chœur, au chapitre, au réfectoire et, en général, dans toutes les assemblées. En même temps, on lui interdit, pendant le même délai, de recevoir, hors le cas de maladie très grave, le très Saint Sacrement de l'Eucharistie, et il lui fut défendu pour toujours de converser au parloir avec personne ni de parler sauf avec son prélat et son vicaire ou ses confesseurs.

Cette décision fut exécutée le jour même où elle avait été rendue. A peine lecture en fut-elle donnée que Magdeleine, saisie par les sbires et accompagnée de son confesseur, fut menée en procession à la cathédrale, pour la construction de laquelle elle avait tant fait. Exposée sur l'échafaud où devait avoir lieu son autodafé, on vit prendre place tout près d'elle les témoins de l'abjuration, savoir le révérendissime Don Léopold d'Autriche, le licencié P. Velasquez, juge de la résidence, Don Juan de Cordova, doyen de l'église, et Don Diègue de Cordova, fils du marquis de Comarès. Beaucoup d'autres cavaliers et gens du peuple s'approchèrent aussi pour bien entendre et certifier en tant que de besoin la sincérité de la contrition.

Le notaire, secrétaire du Saint-Office, Juan Castella, se tenait auprès, la plume en main, pour dresser le procès-verbal de la cérémonie expiatoire.

Après la messe, Magdeleine abjura en pleurant, ajouta encore aux formules prescrites et demanda pardon à la Sainte-Trinité, aux saints et à ses sœurs en sainte Claire.

Puis on la fit monter dans un carrosse qui la transporta dans un couvent de Clarisses, à Burgos, où elle devait terminer ses jours.

Magdeleine vécut encore de longues années. Le jugement qui l'avait condamnée avait indiqué que si elle enfreignait un quelconque de ses articles, elle serait considérée comme relapse et comme ayant abjuré la sainte foi catholique. Cette éventualité ne se produisit pas. Magdeleine vieillit sans jamais donner lieu de soupçonner qu'elle avait pu retomber dans ses erreurs.

Celle qui était devenue démoniaque pour satisfaire seulement des goûts de vanité terrestre, termina sa vie, humble, sans affectation, ennemie résolue des pompes, et paraissant avoir perdu jusqu'au souvenir de ce que peut être le péché d'orgueil.

BIBLIOGRAPHIE

MANUSCRITS :

British Museum (*Eggerton collection*. N° 357), in-4 , 48 feuillets. Suceso de Madalena de la Cruz, monja professa del monasterio de Sancta Isabel de los Angelos, etc. Bibliothèque Nationale. (*Manuscrits espagnols*. N° 354), catalogue Morel Fatio, n° 630, in-folio ; folios 248-269).

Processo de Madalena de la Cruz.

OUVRAGES ANCIENS :

Maiolo d'Ast. *Les jours caniculaires*. Paris 1610.

Del Rio. *Les Controverses Magiques*. Paris 1611.

Boguet. *Discours des Sorciers*. Lyon 1610

Crespel. *Deux livres de la hayne de Sathan*. Paris 1590.

Guaccius. *Compendium maledicarum*. Milan 1608.

Wier. *Histoire, disputes et discours des illusions et impostures des diables* Genève 1579.

Vair. *Trois livres des charmes, sorcelages ou enchantements*. Paris 1583.

Bodin. *De la démonomanie des sorciers*. Paris 1582.

Le Loyer. *Discours et histoires des spectres, visions et apparitions des esprits*. Paris 1605.

Gonzagua. *De origine Seraphical Religionis Franciscana*. Rome 1587.

Francisco de Enzinas. *Mémoires*. Trad. Compan. Bruxelles 1863.

OUVRAGES MODERNES :

Llorente. *Histoire critique de l'inquisition d'Espagne*. Prad Peltier. Paris 1810

Gorres *La musique divine naturelle et diabolique*. Prad Charles Sainte-Foy. Paris 1854.

Ribet. *La mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques*. Paris 1895.

Bizouard. *Rapport de l'homme avec le Démon*. Paris 1863.